

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

L'ancienne Faculté de médecine de l'Université de Louvain	D ^r Tricot-Royer
Le critique du Romantisme	Firmin van den Bosch
L'évangéliste de l'étatisme moderne	D ^r W. Schulte-Ahlen
Quelques romantiques méridionaux	Jean Soulairol
Dans le van du Vanneur	Robert-Hugh Benson
Les idées et les faits : Chronique des idées : La mort de Mgr Rutten, Mgr J. Schyrgens. — Le rapprochement intellectuel des peuples. -- Allemagne.	

L'ancienne Faculté de médecine

(1426-1797)

de l'Université de Louvain (*)

L'école hippocratique enseignait que les différents phénomènes de la vie sont dus aux *humeurs*. Du mélange de ces humeurs, en proportions équilibrées ou non, résulte l'état de santé ou de maladie.

Trois cents ans plus tard, les *solidistes* substituent à ce principe, le suivant : quelles que soient les influences qui agissent sur les organes, elles ne font que resserrer ou relâcher les tissus. De là résulte, selon le degré, la durée, le lieu du relâchement ou du resserrement, l'immense majorité des phénomènes morbides.

Vers l'an 50 de notre ère surviennent les *pneumatistes* qui considèrent trois éléments dans le corps vivant : les liquides, les solides, et la force vitale. Pour eux, la maladie correspond à une augmentation, une diminution ou une perversion de cette force vitale, dite le *πνεύμα*.

À côté des dogmatiques, qu'ils soient humoristes, solidistes ou pneumatistes, se dresse l'école *empirique* : Pour celle-ci, il faut se borner à enregistrer les effets des remèdes connus par l'expérience, sans s'inquiéter, dans leur administration, ni de la nature ni de la cause prochaine des maladies. Elle atténue cette affirmation par le précepte suivant : qu'il est de toute nécessité de ne pas étudier uniquement les symptômes là où existe la souffrance, mais d'interroger tous les organes, toutes les fonctions, afin de pouvoir apprécier les relations sympathiques d'un organe malade avec l'ensemble de l'économie.

Viennent enfin les *éclectiques* qui épurent toutes ces doctrines de ce qu'elles ont de trop absolu, n'en retenant que ce qui leur paraît

bon à prendre. Celse et Pline même sont de cette secte, mais le plus illustre d'entre tous est Galien, le médecin de Pergame, dont l'œuvre demeurera l'armature inviolable sur laquelle va s'étoffer toute la médecine du monde civilisé en passant par l'imagination fleurie et les commentaires subtils des Arabes, la médecine monastique, l'École de Salerne, et les Universités.

Il serait injuste de ne pas signaler au XIV^e siècle, certains soubresauts de révolte contre le culte galénique : les tentatives de dissections publiques de Mundino — le curieux atlas d'anatomie de Guido da Vigevano — les ouvrages de Guy de Chauliac et de notre Yperman. En même temps la pratique de la médecine suscite, çà et là, des observations personnelles provoquant la discussion, tandis que la chirurgie nous convie à des interventions louables reposant sur des diagnostics méritoirement établis.

C'est dans cet esprit que s'amorce le XV^e siècle. On y expose le grand commentaire d'Avicenne, on y analyse et explique l'œuvre de Rhazès Al Mansour et les autres : « tout ce que la théorie a imaginé, tout ce que la pratique a observé, est venu se grouper autour de ces auteurs, et ainsi le XV^e siècle apparaît comme un sommaire » ; c'est en même temps une préface, puisque, dès les premières années, ce siècle publie des consultations, et laisse entrevoir l'étude de la nature, derrière l'interprétation du texte.

À ce moment précis, la Faculté de Médecine de Louvain prend son rang dans le monde scientifique, sous la direction de Jean de Neels, docteur de l'Université de Cologne.

Parmi les premiers maîtres, nous comptons Joannes a Vesalia, Jean Stockelpot, Jean Spierinck, Henri Scatter, Jean Sucquet, les trois Bogaert. Si ces noms ne parlent pas beaucoup par eux-mêmes, souvenons-nous qu'à l'époque, à l'Université de Paris brille au premier rang Jacobus de Partibus, le Tournaisien Jacques Despars,

**

(*) Discours prononcé lors de l'inauguration de l'institut *Salve Mater*, à Lovenjoul, en présence de S. M. la Reine, S. E. le cardinal Van Roey et des participants aux journées jubilaires de l'Université, le 29 juin 1927.

qui mérita de la part d'un biographe, ce compliment non dépourvu d'acidité : « Depuis la fondation des Facultés de Médecine jusqu'au XV^e siècle, il n'en est sorti presque aucun médecin qui ait mérité qu'on conservât son nom, et Despars est le plus connu de tous. » Or, Despars a passé la majeure partie de sa vie à écrire ses quatorze gros volumes sur l'œuvre d'Avicenne : « Un ouvrage qui a exigé de si patients efforts, a insinué quelqu'un, est toujours apprécié, ... au moins par son auteur. »

Henri Scatter et Jean Sucquet nous viennent de Paris. Leur présence ici indique le parallélisme des méthodes d'enseignement entre l'école française et la nôtre; phénomène d'ailleurs constaté par le professeur van der Essen, qui signale aussi certaines modifications de détails empruntées à Vienne et à Cologne.

Mais Jean Spierinck, archi-tre de Philippe le Bon, a pourtant fait œuvre originale en répudiant les herbes exotiques et plus particulièrement les turques, que l'on disait viciées et corrompues en haine du Christ. Il leur préféra nos simples régionaux, et le succès couronna sa tentative. « Si nous en croyons Pline et Galien, disait-il, et même d'autres médecins avertis, nulle plante médicinale n'est plus efficace que la *Conterranea*, et cela s'explique aisément par le fait que vivant et se développant dans l'intimité du caractère et de l'esprit du patient, elle est plus voisine et plus amie de sa nature. »

Spierinck jeta les fondements d'une importante bibliothèque médicale qui fut ravagée par les troubles de guerre, en 1578.

Le XVI^e siècle fut glorieux pour l'Université,

L'on connaît l'exclamation d'Erasmus : *Nusquam studetur felicitius, quietius, nec alibi felicitior ingeniorum proventus. Nusquam professorum major aut parator copia.*

L'abondance de professeurs en nombre et qualité se retrouve dans notre faculté. Leurs noms sont familiers à cause de la grande révolution que va subir la médecine, par l'étude approfondie de l'anatomie.

Il nous arrive encore d'entendre que Vésale fut éloigné de l'Université pour avoir disséqué le cadavre humain devant ses élèves. Que signifie alors cette phrase extraite du 1^{er} livre du *de Corporis humani fabrica* où Vésale déclare « que le prévôt de Louvain favorise les études anatomiques, à ce point qu'il se dit heureux chaque fois qu'on lui réclame des cadavres pour les dissections, et que lui-même ne manque pas d'assister aux démonstrations ». L'on a objecté qu'il s'agit peut-être là de dissections à la manière de Galien, sur des animaux. Mais Molanus nous dit de son dôté : « Une fois la leçon finie, les maîtres invitaient aux obsèques des morts disséqués, tous ceux qui avaient bénéficié de la leçon. »

Voici Jérémie Triverius dont on appréciera suffisamment la renommée par le trait suivant. Il s'agit du traitement de la pleurésie.

Jusqu'en 1515, la pratique constante était de saigner le malade du côté opposé à celui où le mal se faisait sentir. Brissot trouve la méthode ridicule, une pure invention des Arabes, contraire à la doctrine d'Hippocrate et Galien. Son succès est retentissant, en France comme au Portugal. Mais le médecin du roi Emmanuel, s'insurge violemment, et le corps médical se sépare en deux camps. La dispute est portée devant l'université de Salamanque, qui se prononce pour Brissot. Les partisans de Denys en appellent... à Charles-Quint. Ils sont sur le point d'obtenir gain de cause, lorsque Charles III, duc de Savoie, succombe, enlevé par une pleurésie après avoir été signé contrairement au précepte de Brissot.

Triverius rendit, en l'occurrence, un jugement digne de Salomon, qui lui valut une réputation européenne. Il y expose le bien fondé des idées de Galien et d'Hippocrate « que la saignée près de l'endroit malade, ou saignée dérivative doit être appliquée; mais il ajoute qu'il ne faut pas non plus négliger la saignée éloignée ou *réulsive*. »

Ce même Triverius a, le premier, décrit l'*acarus scabiei*. Mais cette priorité peut lui être contestée par son confrère tourangeau François Rabelais.

En 1578, la Faculté vécut un épisode glorieux et tragique : Héros du devoir professionnel, tous ses membres périrent emportés par la peste. Seul Viringus leur survécut, mais il perdit sa femme dans la tourmente : Viringus, le digne continuateur des traditions de Triverius.

Avec le chirurgien-naturaliste Fiennus et l'érudit Castellanus, nous franchissons le seuil du XVII^e siècle.

Le nom de Castellanus nous est agréable à citer. Il nous permet une rectification qui eût été inopportune à l'heure où notre compatriote fut ignoré.

Un jour, en une séance solennelle lors de l'ouverture d'un congrès, nous avons entendu proclamer que Genève est le berceau de l'histoire de la médecine, parce que la première édition du livre de Daneil Le Clerc sur la matière, date de 1696, devançant ainsi les ouvrages de John Freind, Blumenbach et Kurt Sprengel, qui n'ont paru qu'au siècle suivant. Mais, dès 1618, Castellanus avait édité ses *Vitae illustrium medicorum qui toto orbe ad haec usque tempora floruerunt*.

C'est un recueil important de 180 biographies de médecins dont l'auteur caractérise l'œuvre et l'influence avec précision et bonheur. Or, comme il est antérieur de 78 ans au livre de Daniel Le Clerc, nous avons le droit de placer, à Louvain, le berceau de l'histoire de la médecine.

Mais la figure qui règne souveraine et pittoresque sur l'école pendant la majeure partie du XVII^e siècle est bien celle de Vopiscus Fortunatus Plempius. L'époque où le maître évolue est confuse et troublée : l'idole de Galien est renversée. L'archée de Van Helmont, pastiche ingénieux des pneumatistes, s'oppose au système de Paracelse; la physiologie entre dans une ère nouvelle avec Harvey.

Le professeur de Louvain descend dans la lice avec fougue, tout en demeurant le jouteur loyal qui reconnaît son erreur avec grâce.

Et si l'on réfléchit qu'il rencontre des adversaires comme Harvey, Primrose et Descartes, son profil en acquiert un singulier relief.

Mais la rupture définitive d'avec la piteuse médecine du Parvise-Notre-Dame, décrite ailleurs, ne pourra s'accomplir que sous l'impulsion de géants de la taille de Sydenham, Sennert, Baglivi, Bonnet, Boerhaave. A Louvain, le cartel de la réforme sera dignement soutenu par Philippe Verheyen. Verheyen clôt le XVII^e siècle et entame le XVIII^e, non sans lustre, en publiant un traité d'anatomie, complément imposant de l'œuvre de Vésale. Ses dissections lui attirèrent foule d'auditeurs étrangers, et ses trouvailles furent considérables. Son succès lui attirera l'ire de Morgagni et cela même n'est pas fait pour nous déplaire.

Or, voici grandir à l'horizon de notre école, la silhouette élégante et fine de Henri-Joseph Rega. Cet aimable docteur orna l'université de son savoir et de ses largesses. Son traité de la *Sympathie* lui vaut l'attention du monde savant. Il contient, en effet, mieux qu'en germe, tout le système de Broussais qui occupera la première moitié du XIX^e siècle.

Il établit que la maladie ne commence pas constamment dans le lieu où la lésion s'est produite; qu'il faut donc en chercher les sources éloignées. Et la conclusion thérapeutique s'impose logiquement.

L'empirique Hérophilie, l'éclectique Galien n'ont pas dit autre chose.

A la suite de Rega, de Villers se montre partisan résolu du solidisme : *Fluida subjiciuntur, diriguntur, propelluntur et efforantur a solidis, ac conditionem solidorum sequuntur.*

Son ancien maître Favelet, indigné, riposte que c'est à défaut de connaissances chimiques suffisantes que des médecins abandonnent la doctrine des fluides. Certes, les solides éprouvent des mouvements de *strictum et de laxum*, mais ce n'est pas par eux seuls, sans fermentation, que les aliments se transforment en chyle et le chyle en sang.

La querelle Favelet-Rega-de Villers nous ramène à la *pepsis* d'Hippocrate, à la *coction* d'Aristote, à la *malaxo-coction* d'Erasistrate. Et mon discours finit comme il a commencé.

J'arrête ce film rapide des 370 années de l'existence de la vieille Faculté, en soulignant qu'au moment de sa dispersion elle s'était maintenue au niveau de la haute pensée scientifique et morale qui l'a toujours guidée. En font foi les lettres patentes de Gerard Buesen, professeur d'anatomie et de Pierre-Charles Weber, nommé professeur de physiologie. Elles datent de 1794, et contiennent les conditions rigoureuses dans lesquelles les cours se donneront au sein d'amphithéâtre et de laboratoire minutieusement décrits.

L'actuelle Faculté est-elle digne de son aînée? Je n'ai pas qualité pour en disserter.

Mais la présence de Votre Majesté, Madame, devant ces hôtes illustres, a plus d'éloquence que tous les discours.

Dr TRICOT-ROYER,
Professeur à la faculté de médecine
de l'Université.

Le critique du Romantisme

L'actualité des disputes autour du Romantisme a donné un regain de célébrité à la haute et complexe figure de Sainte-Beuve. Ni le poète, ni le romancier ne furent, en lui, de premier ordre et, quant à l'homme, aucune tentative de réhabilitation ne peut prévaloir contre des faits aujourd'hui avérés : Sainte-Beuve a introduit le désordre au foyer de Victor Hugo, qui était son ami et, laideron maladivement soucieux de prouver à la postérité qu'il fut aimé par la compagne d'un homme illustre, il a perpétré secrètement cette pire goujaterie que connaisse l'histoire des Lettres : *Le Livre d'Amour*.

La vraie gloire de Sainte-Beuve, et il y est sans égal, c'est la critique, son œuvre, qui embrasse dans ses jugements, l'ensemble de la Littérature française, de la Pléiade à l'École réaliste, dément ce préjugé que la critique est une forme d'art subalterne. Par l'ampleur, l'allure, la vie et la pénétration qu'il lui imprima, Sainte-Beuve renouvella la critique et lui donna la maîtrise souveraine d'une judicature. *Port-Royal* et les *Lundis* constituent, notamment sur le XVII^e siècle, des arrêts sans recours.

Mais ce à quoi il convient, en ce moment, d'être surtout attentif, c'est aux décisions que rendit Sainte-Beuve sur le Romantisme; et un livre nous y aidera, paru ces temps derniers, et qui a tracé de Sainte-Beuve, à la manière de Sainte-Beuve, un portrait digne du modèle. Ce sont les conférences que M. André Bellesort a faites à Paris et qui analysent, de la façon la plus complète, la plus lucide et la plus fine, les rapports du grand critique du Romantisme avec le XIX^e siècle (1).

Sainte-Beuve connut toutes les fièvres des Romantiques; il partagea tous leurs combats et fut, aux jours héroïques, leur répondant passionné devant l'opinion. Mais le temps et la réflexion rectifièrent et nuancèrent son opinion. Que dans cette mise au point, il y ait eu quelques mobiles troubles, c'est possible : les rancunes de l'homme et les jalousies de l'écrivain peuvent avoir eu leur part dans la courbe rentrante imprimée par Sainte-Beuve à ses appréciations premières et dithyrambiques sur Chateaubriand, Hugo, Lamartine, Musset, Vigny. Toujours est-il que dans les polémiques présentes, autour du Romantisme, et où les contradicteurs font preuve d'une passion également intransigeante, les esprits calmes, préoccupés de justice, se réfugieront avec sécurité à l'abri du jugement de Sainte-Beuve. Sa plume, avec des cruautés de scalpel, a mis à nu les tares de l'école : dans l'ordre des idées, un manque de contrôle sur le développement de la personnalité, l'orgueil et la vanité adoptés comme règle de vie et comme formule d'art, ce que Sainte-Beuve a appelé le « priapisme de l'amour-propre »; et, dans l'ordre de la forme, la phrase et la couleur l'emportant sur le fond. Voilà les éléments de corruption par lesquels le Romantisme a péri. Voici

à présent les éléments de beauté par lesquels il mérite de vivre : il a restitué à la poésie française l'inspiration directe, et au style la constance et l'éclat; il a découvert une expression inédite pour les troubles de l'âme et les nuances de la pensée; il a renouvelé le livre d'images de la nature. Et puis quoi, enfin, le Romantisme a groupé une élite de génies et de talents comme il s'en rencontre rarement dans une Littérature.

Concluons, avec Sainte-Beuve, en nous demandant quelle figure ferait les Lettres françaises, en comparaison avec tant de richesses étrangères. si l'école romantique n'avait pas existé. « Supposez-la absente : quelle lacune! ».

Quand il s'agit de Romantisme, l'équité pas plus que le bon sens ne trouvent leur compte dans des décrets absolus et sans nuances; il faut, d'après le mot de Pascal, en juger sévèrement, mais justement. Ainsi fit Sainte-Beuve et l'exemple vaut qu'on l'imité.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

L'évangéliste de l'étatisme moderne

A propos du 4^{me} centenaire de Machiavel

« Partout dans la diplomatie on trompe, on vole, on espionne. » C'est en ces termes que M. Ponsoby, ancien sous-secrétaire d'Etat au Foreign Office britannique excusait, il y a quelques semaines, l'activité secrète et révolutionnaire des Russes en Angleterre. Il est rare que le principe de la vie internationale contemporaine ait été aussi ouvertement proclamé. C'est à donner le frisson... Et cependant, ne sommes-nous pas habitués à regarder ce principe comme allant de soi? A notre époque où la puissance politique a atteint son apogée, la morale privée et la morale d'Etat sont difficilement conciliables. Et il en est véritablement ainsi : nous condamnons le traité « dicté » à Versailles, qualifié par Troeltsch, de « duperie véritablement énorme », mais des actes tout pareils nous les approuvons chez Frédéric le Grand ou chez Bismarck. Nous regardons comme « très allemand », pour parler comme Treitschke, que la substance de l'Etat soit « la force, toujours la force et encore la force ». Même notre propre destinée d'après-guerre ne nous a pas encore ouvert les yeux sur ce que sont la théorie de la puissance étatiste et la pensée impérialiste. Nous sommes toujours aveuglés par les systèmes historico-philosophiques « classiques » des Fichte, Hegel, Ranke et Gervinus.

Mais comme ces théories nous paraîtront différentes, si nous les rapprochons — en faisant abstraction de tous artifices oratoires — du nom de celui qu'on peut appeler l'évangéliste de l'étatisme moderne! Le 200^e anniversaire de la mort de Niccolò Machiavel pourrait de la sorte acquérir pour nous une signification plus profonde que celle d'une simple réminiscence chronologique. Car là où ses successeurs ne se risquent à parler qu'un langage amphigourique, et ne se livrent qu'avec une réserve toute pharisaïque, Machiavel parle clairement et sans ambages.

Il vivait pour ainsi dire dans une ambiance toute romaine; ses jugements étaient pareils « à ceux d'un Romain de l'époque des Scipions » (Dilthey). Pour lui, représentant génial de la Renaissance païenne, le Dieu suprême était l'Etat. C'est avec passion qu'il s'attachait dès lors à rechercher comment « ce que l'homme a fait de plus précieux » : l'art de gouverner, pouvait être le mieux réalisé. « Beaucoup se sont imaginé des Etats qui n'existaient pas en réalité. M'est avis que je ferais mieux d'examiner le problème de l'Etat sous son aspect réel, plutôt que de m'en faire une image fantaisiste. Car entre la façon dont on vit réellement et celle dont

(1) ANDRÉ BELLESORT, *Sainte-Beuve et le XIX^e siècle*, Paris, Perrin.

on devrait vivre, il existe une très grande différence. Il se fait par là plutôt malheureux qu'heureux celui qui ne voit que ce qui devrait arriver et non ce qui arrive véritablement. » (*Le Prince*.)

« Ainsi, le soir venu je m'en retourne chez moi et pénètre dans mon cabinet de travail... J'entre dans les demeures antiques des anciens... Je cause avec eux, je les questionne sur la raison d'être de leurs actions... Je leur demande ce qu'est le pouvoir du prince, combien d'espèces il comporte, comment on y arrive, comment on le conserve et pourquoi on le perd. »

Machiavel étudia donc, des années durant, les conquérants, tyrans et hommes d'Etats de l'antiquité : les *Discorsi* sur l'histoire romaine de Tite Live et l'histoire de Florence de 1215 à 1492, tels sont les résultats précieux de ces études. Son époque diaboliquement perverse ne tardait pas à révéler à l'acuité de son observation, les mystères du succès politique. Quatorze années durant, il enregistra les faits et gestes des autorités florentines. Bien plus : il dut mener toute la correspondance tant intérieure qu'extérieure de l'Etat florentin et conclure des traités avec les Puissances étrangères. Ses vingt et une missions diplomatiques lui furent une excellente école, surtout celles où, envoyé quatre fois à Paris à la cour de François I^{er}, ce républicain apprît l'importance de la monarchie comme organe centralisateur des forces politiques d'un pays.

Des leçons du passé comme de celles du présent, il se dégageait pour lui, croyait-il, cette pensée directrice de toute « grande » politique dominatrice : « Les hommes sont tous ingrats, inconstants, hypocrites, craintifs et égoïstes. Aussi longtemps qu'on les comble de bienfaits sans avoir besoin d'eux, pleins de reconnaissance, ils offrent au souverain leur avoir, leurs enfants et tout le reste. Mais a-t-on besoin d'eux, ils s'insurgent. Du reste, les hommes se risquent à insulter ceux qu'ils aiment, plus que ceux dont ils ont peur. » (*Le Prince*.) Résultat : les formes de l'Etat ne cessent de se corrompre successivement de la même manière. « La monarchie primitive se corrompt à mesure que les monarches se succèdent. Mais la forme de gouvernement aristocratique qui lui succède ne peut pas se maintenir non plus au cours des générations et celle par la nature propre à l'homme. Dans un système oligarchique, ce sont l'avidité, l'ambition, la course aux femmes qui prennent le dessus. La démocratie qui remplace l'oligarchie devient anarchie dès la génération suivante, d'où... retour à la monarchie. » Et le cinquième livre de l'*Histoire florentine* formule ainsi la raison d'être psychologique de ce cycle : « La force engendre le calme, le calme enfante le désœuvrement, celui-ci le désordre, ce dernier la désorganisation. Puis, c'est la désorganisation engendrant l'ordre, l'ordre enfantant la force, celle-ci la gloire et la grande félicité. »

De ce trait essentiel de la nature humaine, Machiavel déduit sans hésiter cette première loi fondamentale de la vie politique : « Celui qui fonde un Etat et lui donne des lois doit partir du point de vue que tous les hommes sont mauvais de leur nature. »

Là-dessus il reste au souverain à choisir ses moyens. Etant donné que les prédilections du peuple ne vont « qu'aux apparences et au succès », seuls sont à recommander les procédés qui assurent le succès. Ici, Machiavel, inspiré par Polybe, emprunte déjà à la doctrine naturaliste et biologique du *struggle for life* : la vie politique tire son origine de la vie précaire de l'homme : pareils aux animaux les hommes suivent ceux qui sont les plus forts et les plus aptes à se défendre. C'est de cette façon que se développent, non pas seulement la monarchie, mais tout le système des concepts moraux et juridiques. » (*Discorsi*.) « Ainsi la société est un mécanisme moteur, réglant le jeu des passions, la nature des hommes restant toujours la même. Le principe de la morale, du droit et de la religion n'est que dans l'intelligence qui déduit les lois fondamentales de la vie sociale des conditions et des intérêts de la prospérité; nulle part, il n'existe d'autonomie morale. Dans un pareil monde, il n'existe qu'un seul facteur véritablement créateur : la volonté du souverain. Celui-ci évalue ce qui peut être compté dans ce monde conformément aux principes de la sagesse politique, tels qu'on peut les déduire du jeu des passions dans la société. Ces passions, il s'en rend maître à l'aide de passions plus violentes encore qu'il fait jouer. » (*Dilthey*.)

Selon Machiavel, le christianisme ne saurait être utilisé à de pareilles fins. « La religion chrétienne nous enseigne à n'attacher

que peu de prix aux biens de ce monde, et dès lors, elle nous amollit et nous rend trop doux. Mais les anciens tenaient ces biens là pour le bien suprême; aussi faisaient-ils preuve, dans leurs actes et leurs sacrifices de plus d'audace. Seuls les hommes resplendissant d'un éclat tout terrestre étaient glorifiés par la religion antique, chefs d'armées et chefs d'Etat. Notre religion s'adresse plutôt aux humbles et aux contemplatifs qu'à ceux qui agissent. Elle a nié le bien suprême dans l'humilité, la petitesse, le mépris de ce qui est terrestre, alors que la religion des anciens le voyait dans la grandeur intellectuelle, la force physique, dans tout ce qui est porté à rendre les hommes véritablement braves. Dans notre religion, la force est plus nécessaire pour souffrir que pour accomplir une action courageuse. C'est ainsi que notre monde est devenue la proie des méchants et ceux-ci ont pu en disposer à leur guise : en effet, pour arriver au Paradis, les hommes sont plus disposés à endurer les mauvais traitements qu'à les venger. » (*Discorsi*.)

Voilà pourquoi un chrétien ne saurait être un homme d'Etat et *vice versa*. « Qu'un homme, qui eut agir de façon absolument morale au milieu de beaucoup d'autres hommes se comportant différemment, ait tôt ou tard le dessous : voilà qui est inévitabile. Seule une religion a du prix pour l'homme d'Etat s'il peut l'utiliser comme il l'entend pour arriver à toutes ses fins, celles-ci étant regardées comme les plus hautes valeurs. C'est pourquoi, on raconte (c'est encore une fois son Polybe favori qui inspire Machiavel) que Numa inventa la religion romaine « pour donner à ses nouvelles institutions une autorité « stable. »

* * *

Ces considérations de philosophie historique ont conduit au portrait universellement connu que Machiavel fait du Prince :

« Vous devez donc savoir qu'il y a deux manières de combattre, l'une avec les lois, l'autre avec la force. La première est propre aux hommes, l'autre nous est commune avec les bêtes; mais lorsque les lois sont impuissantes, il faut bien recourir à la force; un prince doit savoir combattre avec ces deux espèces d'armes; c'est ce que nous donnons finement à entendre les anciens poètes, dans l'histoire allégorique de l'éducation d'Achille et de beaucoup d'autres princes de l'antiquité, par le centaure Chiron, qui, sous la double forme d'homme et de bête, apprend à ceux qui gouvernent qu'ils doivent employer tour à tour l'arme propre à chacune de ces deux espèces, attendu que l'une sans l'autre ne saurait être d'aucune utilité durable. Or, les animaux dont le prince doit savoir revêtir les formes sont le renard et le lion. Le premier se défend mal contre le loup, et l'autre donne facilement dans les pièges qu'on lui tend. Le Prince apprendra du premier à être adroit et de l'autre à être fort. Ceux qui dédaignent le rôle de renard n'entendent guère leur métier; en d'autres termes, un Prince prudent ne peut ni ne doit tenir : a parole que lorsqu'il le peut sans se faire tort, que les circonstances dans lesquelles il a contracté un engagement subsistent encore.

Il n'est donc pas nécessaire à un prince d'avoir toutes les bonnes qualités dont j'ai fait l'énumération, mais il est indispensable de paraître les avoir; j'oserai même dire qu'il est quelquefois dangereux d'en faire usage, quoiqu'il soit toujours utile de paraître les posséder. Un prince doit s'efforcer de se faire une réputation de bonté, de clémence, de piété, de fidélité à ses engagements et de justice; il doit avoir toutes ces bonnes qualités, mais rester assez maître de soi pour en déployer de contraires, lorsque cela est expédient. Je pose en fait qu'un prince, et surtout un prince nouveau ne peut exercer impunément toutes les vertus, parce que l'intérêt de sa conservation l'oblige souvent à violer les lois de l'humanité, de la charité et de la religion. Il doit être d'un caractère facile à se plier aux différentes circonstances dans lesquelles il peut se trouver. En un mot, il lui est aussi utile de persévérer dans le bien, lorsqu'il n'y trouve aucun inconvénient, que de savoir en dévier, lorsque les circonstances l'exigent. Il doit surtout s'étudier à ne rien dire qui ne respire la bonté, la justice, la bonne foi et la piété; mais cette dernière qualité est celle qu'il lui importe le plus de paraître posséder, parce que les hommes en général jugent plus par leurs yeux que par aucun des autres sens. » (*Le Prince*, 18.)

* * *

Ce portrait de l'homme d'Etat « idéal » est à ce point en contradiction complète avec tout ce qu'il y a de naturellement noble dans l'homme, que d'aucuns ont voulu y voir, avec Bacon, une ironie satirique. Machiavel y aurait montré toutes les vilenies et toutes les intrigues, toute l'indignité d'un tyran, le signalant par là à la haine publique. Et ce n'est certainement pas sans raison qu'on a cru comprendre parfois que Machiavel, là où il enseigne au prince comment il faut gouverner un peuple, se paie de propos délibéré la tête du prince. N'aurait-il pas répondu laconiquement lorsqu'on lui reprochait d'avoir montré aux souverains comment on enchaîne les peuples : « Et j'ai montré aux peuples comment on se libère des souverains. » ?

Ce fait et certains autres montrent combien est justifiée la question de savoir si, dans le *Prince*, Machiavel ne met en scène qu'un tableau idéal.

Indubitablement, en écrivant son livre, il avait en vue un objet précis. Les chapitres X, XXV et XXVI des *Discorsi*, écrits à la même époque, nous montrent qu'il ne pensait pas toujours comme pourrait le faire croire *Le Prince*. Là, il se prononce nettement contre les tyrans et leur oppose les souverains modérés et équitables (1).

Dans son *Histoire florentine*, il appelle par leurs noms la violence et l'iniquité et s'attarde volontiers à décrire les caractères d'hommes nobles et remplis de mérites (2).

Machiavel se serait donc mis en contradiction avec lui-même si, dans *Le Prince*, il avait mis en scène l'homme d'Etat idéal pour lui, sans compter toutefois que, même dans *Le Prince*, il fait maintes réserves. Son véritable objet se laisse reconnaître à la lecture du dernier chapitre (le XXVI^e). Il y demande que « l'Italie soit délivrée des barbares ». Machiavel y déplore de voir l'Italie « plus esclave que les Juifs, plus asservie que les Persans, plus divisée que les Athéniens, sans chef, sans ordre, battue, pillée, déchirée, dévastée, souillée d'opprobres de toutes sortes ». Étendue presque sans vie, elle attend celui « qui va lui panser les plaies, qui mettra fin aux pillages et dévastations en Lombardie, aux vols et incendies dans le Royaume et en Toscane, qui lui permettra de guérir les coups qu'elle a reçus et leurs traces depuis si longtemps suppurantes. » La Providence a déjà désigné le Libérateur de l'Italie auquel Machiavel a dédié son livre : Laurent de Médicis : « On ne voit personne aujourd'hui en qui le pays puisse espérer plus qu'en votre Sérénissime Maison. Forte de sa puissance et de sa félicité, favorisée par Dieu et par l'Eglise dont elle est aujourd'hui le chef, elle pourrait se placer à la tête de cette œuvre de rédemption. » Puis vient le passage décisif, celui qui nous révèle l'objet du *Prince*. Laurent pourra libérer l'Italie sans difficulté s'il étudie les chapitres qui précèdent. Il y est question d'hommes rares et dignes d'admiration, « et pourtant ce n'étaient là que des hommes, et chacun d'eux disposait d'occasions moins favorables que les occasions actuelles, car leurs entreprises n'étaient pas plus justes, ni plus faciles et Dieu ne les favorisait pas plus que vous. Ici la justice est entière, car elle est juste la guerre qui est nécessaire, elles sont pieuses les armes en dehors desquelles il n'y a plus d'espoir (3). »

* * *

(1) « Que le Prince considère que Rome devenu un Empire, ce sont les Empereurs qui ont vécu conformément aux lois et en bons souverains qui ont mérité le plus d'éloges. Il verra que Titus Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Marc Aurèle n'étaient pas redevables de leur sécurité aux gardes prétoriennes et aux nombreuses légions, et ce parce qu'ils étaient protégés par leurs meurs, les sympathies du peuple, l'affection du Sénat. Il verra aussi que les armées d'Orient et d'Occident ne suffirent pas pour protéger les Caligula, les Néron, les Vitellius et tant d'autres empereurs criminels contre les ennemis suscités par leurs mauvaises meurs et leur vie scandaleuse. Leur histoire mûrement pesée pourrait servir d'excellente leçon à tout prince pour lui indiquer la voie de la gloire ou de la honte, de la sécurité ou de l'appréhension. » Puis Machiavel trace un tableau de l'heureuse époque de Rome, de Nerva à Marc Aurèle. Il met en regard la situation terrible qui régnait tant sous les empereurs qui les précéderent que sous les souverains qui les suivirent. Contrastes dont les princes pourraient faire leur profit : « C'est alors qu'il verraient le mieux les obligations de Rome, de l'Italie, du monde vis à vis de César. En vérité, s'il a des êtres humains pour parents un prince reculera à l'idée d'imiter les mauvaises époques et il brûlera d'un désir intense de suivre le bon exemple. » (*Discorsi* 10).

(2) Ces passages joints à ceux des passages du « Prince » où Machiavel championne la cause de la légalité et du droit, ont été rassemblées et éditées à Rome dès 1771 sous le titre de *La mente d'un nomo di stato*.

(3) Dans sa *Geschichte der Päpste* (III, 1924, p. 142) Pastor cite par contre le passage suivant : « Celui qui devient souverain d'une ville habitée à vivre libre et qui ne la détruit pas, peut s'attendre à ce qu'elle le supprime. » Il en tire cet te conclusion : rien, selon lui, ne démontre plus clairement

Dans des temps aussi difficiles pour la patrie, à l'époque de l'invasion française, Fichte devenait machiavellien lui aussi, lorsque, dans son « Discours à la nation allemande », il demandait une nationalisation imposée par la violence; lorsque, dans ses écrits politique de 1813, il réclamait un « souverain imposant sa domination à la *Deutschheit*. » Et pourquoi le faisait-il? A cause, *inter alia* de la tiédeur et de la mollesse de son propre peuple. Car, dès 1804, cette parole de Schiller, dans les *Grundzüge des gegenwärtiger Zeitalles*, pouvait s'appliquer à Fichte : « L'idéaliste a de l'humanité une opinion si haute qu'il risque par cela même de mépriser un jour les hommes. »

C'est donc à tort — l'exemple de Fichte nous le montre — que plusieurs siècles durant après l'apparition du livre de Machiavel *Le Prince*, on voulut, se détachant des conditions et des buts de l'époque, regarder le tableau de l'homme d'Etat dépeint dans le livre comme s'appliquant à tous les temps. Par contre, c'est avec raison que Ranke écrivait, en 1824, dans sa *Kritik neueren geschichtschreiber* :

« Machiavel cherchait le salut de l'Italie, mais la si nation lui semblait si désespérée qu'il eut l'audace de lui prescrire du poison comme remède. » Ou, pour parler comme Dilthey modifiant la la formule de Ranke : « Médecin, Machiavel prescrivait des remèdes désespérés au chevet d'un malade dont la situation l'était également. » Si on prend ce fait en considération, le Florentin nous paraîtra plus honnête peut-être qu'un Frédéric le Grand, qui se conformait dans la pratique aux mêmes principes, tout en écrivant hypocritement *L'Antimachiavel*!

Jamais du reste, le cas particulier que Machiavel avait en vue n'aurait été généralisé de cette façon — malgré l'exposé génial (1), qui fut pour beaucoup dans la chose — si l'homme d'Etat florentin n'avait proclamé le principe que dans certaines circonstances, certaines actions immorales sont permises à l'homme d'Etat, que la morale d'Etat a le pas sur la morale privée, que les exigences de l'équité doivent garder le silence devant la raison d'Etat : « Ceux qui s'y entendent pardonneront à Romulus sa scélératesse en vue des buts qu'il poursuivait et du succès qui couronna ses efforts. » (*Discorsi*, I, 9).

* * *

Cet évangile d'égoïsme sacré respire l'esprit d'une époque où régnaient une ambition indomptable et armée jusqu'aux dents et une corruption terrible. Aussi avons-nous été induits en erreur, nous autres Allemands, par les embellissements philosophiques à l'aide desquels un Hegel tâchait de rendre le machiavélisme attrayant pour le XIX^e et le XX^e siècle. Il paraissait, en effet, à certaines natures nobles que la soumission sans conditions à l'Etat constitue la liberté morale suprême. Aujourd'hui, encore, ils sont bien peu nombreux ceux qui s'imaginent que la doctrine d'un Etat supra-personnel embrassant et déterminant tout, est d'origine entièrement non-allemande et non-philosophique. Elle n'est que l'expression d'un enthousiasme païen de la Renaissance pour la Rome antique, enthousiasme qui poussait l'Allemand Hegel à considérer le christianisme, qui est hostile à l'Etat tout-

que le livre de Machiavel n'avait été écrit à aucun degré pour servir à Laurent de Médicis de guide pratique. Il s'en suit que Machiavel a exposé sa doctrine de façon toute abstraite. Pastor cite encore une lettre de Vettori qui montrait qu'il ne faut guère prendre au sérieux la dédicace de Machiavel. Voici ses paroles : « Pour ce qui est de l'unité italienne, elle me fait rire. D'abord, jamais il n'y aura ici unité pour quelque chose de bon, et supposer même que les chefs se mettent d'accord, cela ne suffit pas, car nous n'avons pas de soldats valant un rouge liard, les Espagnols exceptés. Ensuite jamais les membres ne sont d'accord avec le chef. »

Nous ne nous en tenons pas à nous : si ces passages sont considérés du point de vue de toute la personnalité de Machiavel, son « rire » lui-même provoqué par la situation de sa patrie démontre le sérieux de son désespoir, alors que pour lui, si éloigné du christianisme, et réfugié à l'ombre de l'histoire païenne, tout moyen peut paraître bon qui promet de tirer le pays de ses souffrances. Rappelons qu'au chapitre 25 du « Prince » il demande de nouveau en propres termes de bons soldats, une armée devant être composée d'enfants du pays animés d'enthousiasme : « On ne saurait voir de soldats meilleurs, plus fidèles, plus dignes de ce nom. »

(1) « Il s'est pénétré de l'esprit des anciens historiens romains plus que tout autre humaniste... de leur mâle puissance, de leur manière réaliste d'envisager les événements, de leur laconisme qui dit tant de choses, de leurs procédés littéraires si vivants, de leur énergie flamboyante de langage et d'expression. On eût dit qu'un de ces anciens était sorti de son tombeau et s'était implanté dans les chroniques florentines, brossant des tableaux concis de toute la situation avec une clarté et une forme toutes antiques, s'exprimant dans la langue ondoyante et de toute beauté des Florentins. Réflexions caractéristiques, interprétations : il fait tout entrer dans la narration même. On croit lire un ancien classique » (Baumgarten, *Geschichte der Weltliteratur*, vol. VI, p. 341.)

puissant, « comme un corps étranger et ennemi de l'Etat dans l'esprit populaire allemand. » L'Etat devient pour lui l'ersatz de la religion chrétienne : « le vrai Dieu », « la véritable idée morale, l'esprit moral », « la volonté divine, esprit contemporain prenant véritablement corps et s'organisant. » (Hegel, *Grundlinien der Philosophie der Rechts*).

Qu'en vue d'un but aussi élevé soit-il, des manœuvres immorales ne sauraient jamais être permises : là-dessus, on se mettra aisément d'accord. Mais aux heures menaçantes et fatales de détresse, comment l'homme d'Etat doit-il se comporter? Voilà le véritable problème, problème qui, en vérité, n'est guère simple. Cependant, il n'est pas de telle nature qu'il nous faille renoncer à tout espoir de découvrir des voies que la morale autorise.

Le Père J.-B. Schuster, S. J., l'a dernièrement montré à propos des ouvrages d'Ernest Rolfis et de Friedrich Meinecke sur l'idée de la Raison d'Etat et son histoire (*Stimmen der Zeit*, 57, 112^e volume, p. 16 et suiv.).

Et ces exposés nous montrent à nouveau que ces voies ne s'ouvrent que devant celui au-dessus duquel brillent toujours les astres éternels de la morale chrétienne. Tout autre s'enlise dans ce problème, désespérément.

Tous, nous sommes encore fortement sous le charme de la morale étatiste : chacun de nous pourra aisément s'en convaincre par l'impression que fera sur lui le passage suivant de la *Politische Ethic und Pädagogik*, de Fr. Wilhelm Foerster (221) : « L'Etat, dit-il, doit se subordonner sans conditions aux conceptions transcendantes, de façon « à ne plus craindre de périr s'il reste fidèle à ce qu'exigent l'honneur, la fidélité, l'équité. Seuls vivront les Etats qui sont décidés à mourir ainsi; la Providence ne les laissera pas mourir, eux qui vivent avec tant d'énergie intellectuelle et morale, et qui se conforment aux révélations les plus profondes qui aient jamais été octroyées à l'homme, afin que celui-ci édifie sur cette base quelque chose de plus élevé que la vie et la société animales. »

D^r W. SCHULTE-AHLEN.

(Traduit de l'allemand
Copyright *Schönere Zukunft*, Vienne.)

Quelques romantiques méridionaux

Puisque nous fêtons le centenaire du romantisme, n'est-ce point l'heure d'évoquer, autour des grandes figures de Hugo, de Lamartine, de Musset, de Vigny — pour ne parler que des poètes — quelques visages plus humbles et plus effacés mais qui méritent de ne point périr? Voici précisément que M. Frédéric Mistral, le neveu et le filleul du grand poète de *Mirailles*, publie, dans la collection des *Etudes romantiques* (1), un volume attachant sur *Un poète bilingue, Adolphe Dumas, 1806-1861*.

Né en Provence, mort dans un petit village près de Dieppe, Adolphe Dumas passa dans Paris la plus grande partie de son existence. On ne connaît plus guère ses pièces et ses poèmes — et cependant un Hugo, un Banville, un Lamartine s'y attachèrent. M. Frédéric Mistral en tente un florilège qui ne manque pas de charme et de beauté. Mais la grande œuvre d'Adolphe Dumas n'est pas là. Sa grande œuvre est d'avoir fait entrer de plein pied Frédéric Mistral dans la gloire. C'est Dumas qui présenta le divin Maillanais à Lamartine; c'est Dumas qui fit lire *Mirailles* au chanteur du *Lac*; c'est grâce à Dumas que parut ce quarantième entretien du *Cours familier de Littérature* où le génie vieillissant et glorieux salue, comme l'Homère et l'aloès de la Provence, le nouveau génie qui se lève...

Ce n'est point pourtant de Mistral que je veux parler ni d'aucun

(1) Un vol., Paris. « *Les Belles Lettres* ».

félibre. Les pays de langue d'oc n'ignorent point les poètes de langue de oui. Un Joachim Gasquet, un Paul Valéry, un Francis Jammes illustrent assez, de nos jours, la poésie française pour qu'il ne soit point nécessaire de prouver, à force de syllogismes, que le génie méditerranéen s'exprime également dans les deux langues. Le génie des Flandres, d'ailleurs, nous offre un exemple analogue, et nous présente un Verhaeren à côté d'un Guido Gezelle.

Mais je pense à Jean Reboul qui faisait, dans la ville de Nîmes, d'aussi bonne brioche que de beaux vers.

Ami de Lamartine, enthousiaste de Chateaubriand, il était né, le 22 janvier 1796, en pleine Révolution, d'une famille catholique, et avait été baptisé dans le secret. Je crois bien qu'il ne quitta jamais le fier horizon où se détachent les arènes antiques. Nous n'avons pas le loisir de le suivre durant toute sa vie. Mais, pour connaître quelques-uns de ses meilleurs accents, écoutons son histoire d'amour. Elle est pure et douloureuse. « Ce noble et décent jeune homme, grave dans l'amour, n'avait jamais compris les folles et changeantes passions », écrivait au lendemain de sa mort celui qui devait devenir, à côté du cardinal Mercier, dont il fut l'ami et l'admirateur, l'un des plus grands princes de l'Eglise contemporaine, et qui était alors l'abbé de Cabrières. Quel témoignage splendide que celui d'un tel prêtre à la noblesse d'un tel cœur!...

Reboul a vu celle qu'il aime, pareille à la jeune fille que Mistral a dressée en ce poème d'une pureté sublime : *La Communion des Saints*. Comme sa sœur provençale, elle descendait les marches de l'église, avec une virginal fierté.

*Il a su d'où venait cette réserve sainte :
C'est que Dieu de cette âme a la meilleure part.*

*Je ne chercherai pas à connaître son nom,
Afin que rien d'humain ne me trouble dans elle
Et qu'elle soit pour moi d'origine immortelle.*

L'abbé de Cabrières croyait cependant reconnaître dans cette apparition M^{lle} Marie-Madeleine Michel que le poète épousa le 21 novembre 1819. Hélas! elle mourrait le 25 janvier 1820. Et, répétant le geste de Dante à la rencontre de Béatrice, Reboul la voyait dans l'au delà :

*Mais si l'ange exilée est remontée aux cieux,
Quand la main du trépas aura clos ma paupière,
Mon cœur en aura soif au séjour de lumière
Et la reconnaitra bien plus tôt que mes yeux.*

N'est-ce point ainsi encore que dans l'« Annonce faite à Marie », de Paul Claudel, Violaine mourante dit à Jacques Hury qui fut son fiancé :

« Dis, qu'est-ce qu'un jour loin de moi? bientôt il sera passé.
» Et alors quand ce sera ton tour et que tu verras la grande porte craquer et remuer, c'est moi de l'autre côté qui suis après... » ?
La jeune femme de Reboul le guide aussi et l'attend au Paradis...
Je ne m'lasserais point de parler de ce poète nimois dont Lamartine disait : « J'ai lu de lui des vers admirables et des scènes de tragédie antique où respire la mâle sincérité du génie romain ».
Ecoutez plutôt cette plainte d'Œdipe, dans l'une des ses tragédies, *Antigone* :

*Que n'ai-je en mon pouvoir d'aveugler le ciel même
Pour m'ôter à sa vue et compléter ma nuit!...
Cithéron! Cithéron! Lorsque, sur ta colline,
On exposa mes premiers jours,
Pourquoi la jaim de tes vautours
A-t-elle épargné ma poitrine?*

L'art de Jean Reboul s'est d'abord formé à la lecture de Pierre Corneille. Il n'est pas moins, et par le goût qu'il décèle et par la facture dont il procède, le contemporain des romantiques.

* * *

Romantique aussi, mais avec quelle tendresse délicate, quelle très féminine douceur, voici Eugénie de Guérin. Tout le monde a lu ou lira, encore plus que ses vers, la prose poétique de son journal ou de ses lettres. Elle est exquise, d'une simple et souple grâce.

Il n'y a pas, chez Eugénie de Guérin, la magnifique volonté d'art que nous allons trouver chez son frère. Mais elle nous touche, cette vierge aimante et douloureuse, autant qu'une Marceline Desbordes-Valmore. Et si celle-ci est de la Flandre française, celle-là est bien du Midi. Dès le début du IX^e siècle, on trouve un Guérin, comte d'Auvergne. Et la famille n'a jamais quitté les provinces d'oc, paisiblement en t, llée da s le pays de Gaillac, où l'on fait de si bon vin, au château désormais célèbre du Cayla.

C'est là que Francis Jammes, un jour, a évoqué, Eugénie de Guérin déjà déclinante, lorsqu' « on se moquait d'elle dans le pays » et qu' « on l'appelait : la savante ». « Je veux me souvenir, disait-il, de cette ironique appellation qui vous était décochée par des barbares; je veux la remémorer, non pour leur en vouloir, mais pour glorifier tous ceux dont le cœur trop harmonieux fut ainsi bafoué. »

Mais le poète d'Orthez se reprenait à la fin; il voulait pardonner complètement, à l'exemple de cette pure chrétienne. « Alors, ajoutait-il, alors la savante, la grande malade s'efface. J'entends des rires clairs, J'entends les merles. Je distingue une rose. Je ne vois plus, droite sur le perron, qu'une adolescente de génie. Sa résille pend sur sa nuque ainsi qu'un filet d'or lourd de pensées et d'images... »

Je ne saurais point une plus belle vision de la poétesse du Cayla, si l'auteur de *Feuilles dans le vent* n'en avait notée une autre que je préfère encore. Il voit Eugénie « penchée comme la liane de l'églantine sur Maurice à l'agonie ».

Ah! qu'elle eût raison, n'est-il pas vrai? d'aimer — d'aimer à la folie ce frère si sensible et si vibrant.

Le nom de Maurice de Guérin est lié à tout le mouvement du romantisme catholique. Nous pouvons l'imaginer à la Chênaie, avec l'abbé Féli, avec l'abbé Jean, et Lacordaire et Montalembert. Nous pouvons l'imaginer dans les salons de Paris avec Barbey d'Aurevilly. Mais c'est au Cayla que je le retrouve avec le plus d'émotion et le plus d'amour, tout frémissant de la condamnation de Lamennais, dont il ne voit pas encore toute la justice mais dont il ressent toute la peine, grand blessé de l'esprit et du cœur. Entre vos fraîches mains qui ont cueilli toutes les fleurs des prés pour en garnir les croix ou pour en parer l'utel de la Vierge, apaisez, Eugénie, cette chère folle tête!..

Ce n'est point seulement la grande prose que je citais tout à l'heure, c'est l'un de ses plus beaux poèmes, *En Dieu*, qu'Eugénie et Maurice de Guérin ont inspiré à Francis Jammes :

... Je viens à vous, ô morts! Vers vous va ma prière.
Mon Dieu aux pieds blessés entre dans ma chaumière.
Comment le recevoir? Je suis dans la misère...

O Eugénie, ô Maurice, vous êtes là!
La matinée mouillée est lourde de lilas...

Les prières et l'amour de la sœur ont sauvé le frère. Ce génie impéneux a retrouvé la simplicité de l'enfance...

Paul Claudel met, avec raison, Maurice de Guérin un peu au delà de Chateaubriand, dans son art de poète en prose. Il me semble que Baudelaire même et l'étonnant Aloysius Bertrand de *Gaspard de la Nuit* n'ont guère trouvé de modulations plus délicates. On

pourrait presque dire de la prose du *Centaure* ce que Claudel a écrit, avec une science et un goût exquis de la prose d'*Une saison en enfer* : « cette prose merveilleuse, dit-il, tout imprégnée jusqu'en ses dernières fibres, comme le bois moelleux et sec d'un stradivarius, par le son intelligible... » Et plus loin : « Toutes les ressources de l'incidente, ajoute-t-il, tout le concert des terminaisons, le plus riche et le plus subtil qu'aucune langue humaine puisse apprêter, sont enfin pleinement utilisés. » Ne mettons que « bien utilisés » : nous avons Maurice de Guérin.

Ainsi, nous nous trouvons en présence d'un grand poète qui, sans contester possible, est du Midi et qui a fait produire à la langue française quelques-uns de ses accords les plus secrets. On ne se lassera jamais de relire le *Centaure*. C'est la créature fabuleuse, moitié homme et moitié cheval, qui élève, elle-même, la voix. Certains ont voulu voir dans ce poème je ne sais quelle philosophie. Admiron-le simplement comme une très belle œuvre d'art, pleine de l'expression des forces de la nature et du sentiment de la vie physique uni à la noble inquiétude de l'esprit. Il me semble qu'il ne faut pas plus chercher ici la pensée religieuse de Maurice de Guérin que demander la profession de foi de Jean Racine aux lèvres trop rouges, aux lèvres fiévreuses de Roxane ou de Phèdre.

Relisons les premières cadences du *Centaure* :

« J'ai reçu la naissance dans les antres de ces montagnes. Comme le fleuve de cette vallée dont les gouttes primitives coulent de quelque roche qui pleure dans une grotte profonde, le premier instant de ma vie tomba dans les ténèbres d'un séjour reculé et sans troubler son silence. Quand nos mères approchent de leur délivrance, elles s'écartent vers les cavernes, et dans le fond des plus sauvages, du plus épais de l'ombre, elles enfantent, sans élever une plainte, des fruits silencieux comme elles-mêmes... »

« Ma mère sentait, tantôt animée d'une joie profonde, et tantôt triste et traînante et comme blessée... »

Ainsi va cette grande prose nombreuse et rythmée. Elle sort du romantisme, sans aucun doute, mais déjà le dépasse.

* * *

J'en dirais autant des vers d'Emmanuel Signoret. Si je range, cependant, ce grand poète trop peu connu, parmi les romantiques, c'est que son sort me paraît descendre en ligne directe de celui de Hugo, et de Lamartine, et de Musset, bien que Signoret ait été l'ami de Stéphane Mallarmé.

Il est mort, le 20 décembre 1900, bel amoureux de la vie dont les yeux se fermaient sur le soleil et les fleurs de Cannes, à peine âgé de vingt-huit ans. Ainsi a-t-il conduit jusqu'au seuil du XX^e siècle le chœur des Muses du XIX^e. Avec une profonde originalité, d'ailleurs.

On lui a reproché de se faire une idée trop haute de la place qu'il mérite. Il comparait sa poésie à un vaisseau pour lequel il réclamait l'hommage de l'art et de la beauté :

Quand ma nef passera près des plages obscures,
A l'heure délicate où dorment les troupeaux,
Jetez aux vents des nuits, ô vierges, vos ceintures,
Sombres bergers, jetez au torrent vos pipeaux!

De quelle superbe invective n'accablait-il point ses ennemis :

Comme un troupeau de chiens poursuivant à la nage
Ma nef mélodieuse où sont les immortels,
Mes sombres détracteurs viennent briser leur rage
Contre ses flancs sculptés et ses flottants autels.

Et il est bien vrai qu'il a dit :

... L'arbre jette ses fruits,
L'oiseau, ses ailes brillants, son miel doré, l'abeille,
Mais les chants les plus beaux par mon sein sont produits.

Songez, cependant, que Dante se fait recevoir dans le chœur des princes du chant sublime, que Corneille — en de fameuses stances — déclare combien son génie le rend digne d'être aimé, que la plus belle strophe de Malherbe est peut-être celle qu'il a dédiée à sa propre louange. Orgueil? C'est vite dit. Sentiment, plutôt, de l'excellence de l'esprit chez ces revendicateurs du Paradis Terrestre que sont tous les vrais poètes. Signoret ne marchandait pas plus l'éloge à ses amis qu'à lui-même. Ne vaut-il pas mieux avoir reçu ces dons véritablement divins d'enthousiasme et d'admiration que de se ranger parmi ces hommes étroits et chagrins qui ne tournent et retournent les plus beaux fruits que pour chercher le petit point noir où a pu se glisser un ver?

Signoret fut le chantre de l'éminente dignité d'une créature faite à l'image de Dieu. Un poète inspiré, comme l'abbé Louis le Cardonnel, a pu lui rendre un magnifique témoignage :

*Gardienn du Feu sacré dans nos époques tièdes...
Pâle Orphée au grand cœur, est-ce toi qui reviens?*

M. André Gide va jusqu'à soutenir que les hymnes héroïques de Signoret ignorent les événements et les souffrances de sa vie. Je ne saurais partager tout à fait l'opinion de Gide. Il est vrai que le poète de la *Souffrance des Eaux* transpose toujours ses propres sentiments sur un mode surhumain et fait éclater partout que l'homme est le roi de la terre. Il s'écrierait peut-être avec Hugo :

*O poètes sacrés, échevelés, sublimes,
Allez et répandez vos âmes sur les cimes...*

il ne les verrait point suspendus à la nature comme un enfant aux mamelles d'une vache. A ses yeux, c'est la nature au contraire qui est suspendue à l'homme. Se demandant quelle couleur sera le regard de la fiancée, Emmanuel Signoret dira :

*Le prophétique azur luit au bleu de vos yeux
Ou bien la Nuit d'or sombre emprunte à vos prunelles
La scintillation obscure de ses jeux...*

Mais précisément, le poème de *Daphné* auquel j'emprunte ces vers ne me paraît pas moins un appel réel à la femme. Elle est venue et le nom d'Eugénie Signoret signifie tendresse et dévouement. Elle fut bien digne de la dédicace glorieuse de la *Souffrance des Eaux* :

*Je confie à sa bouche
Tous mes chants immortels :
Muses! sa sainte couche
Luit près de vos autels.*

Mais le poète ne se dissimulait point, cependant, la douleur de ce monde :

*J'épouse ta souffrance, ô Mer inconsolable :
Les larmes de la terre ont composé tes eaux...*

Il ne se dissimulait point la maladie qui allait l'emporter :

*Je ne veux pas mourir, la vie est douce et grande :
J'ai vu sur l'amandier verdier la jeune amande
Et les fruits du pêcher s'enfler comme des seins...*

Mais de quel ton brusquement il se relève :

Muses! vous soutenez mes plus hardis desseins...

— Que l'on me pardonne de m'être attardé à ce dernier des romantiques! J'entends encore son pas résonner sur le sol de la ville où s'écoula mon enfance et d'où l'on voit, jetée sur l'horizon comme le bouclier de Minerve, la Méditerranée qu'il a chérie.

J an SOULAIROL.

Dans le van du Vanneur

(Suite)

CHAPITRE V

I

Je me refuse à décrire tout au long l'exposition d'horticulture organisée chez sir Samuel Cahen. Je dirai seulement qu'elle ressemblait trait pour trait à toutes les expositions d'horticulture; j'ai oublié si elle était au bénéfice de quelque œuvre de charité. Je pense que oui; autrement je ne crois pas que même lady Carberry y eût prononcé un discours. Il y avait là toutes les choses coutumières : des tentes surchauffées, des glaces modérément froides, des marquises au-dessus des portes, un gazon piétié jusqu'à saigner un sang vert foncé, un bruit de conversations et de fanfare à mettre les nerfs en pièces, une foule énorme au flux et au reflux incessants, des automobiles, des voitures, de la poussière, des tourniquets, beaucoup de mauvaise humeur, des petites filles aux bas noirs et aux robes blanches, des hommes en chapeaux de paille, des femmes avec des coiffures de Zoulois enfin, je crois, quelques fleurs. Sir Samuel circulait infatigablement, en redingote et gilet blanc, et sa femme était assise dans le salon, répétant à jet continu les mêmes choses pendant trois heures et demie. Il semble qu'il y ait dans la vie un vide que remplit ce genre de besogne, et, en cette occasion, le vide était rempli; chacun disait que le succès aurait été complet si les fraises au champagne avaient été un peu glacées.

Cependant, le clou de l'exposition à mes yeux, fut la conversation qui eut lieu dans le boudoir — petite pièce aux stores baissés où lady Carberry s'était retirée avec Miss Fakenham après son discours d'inauguration, prononcé sous la plus grande des tentes.

Mary était venue, comme il convenait, mais sans Jack, et elle se promenait avec Sarah, elles allaient et venaient dans une allée isolée derrière la charmille. Sarah ne parvenait pas à percer à jour le jeu de son amie, et elle avait à peine commencé à poser quelques questions préliminaires quand l'ombrelle de miss Fakenham apparut au détour de l'allée. Un mandat d'amener fut transmis à Mary qui, après un regard énigmatique jeté à la jeune fille, partit en captivité.

Sarah demeura, la conscience troublée, et s'assit pour examiner la situation. Elle avait été sur le point de dévoiler l'intention où était sa mère de traiter l'affaire en personne, au moment précis où la sommation était survenue : elle se demanda ce qui allait arriver.

Jim Fakenham vint à elle, frais et imperturbable, au détour de la charmille protectrice. Il ne connaissait pas grand monde ici. Il avait poussé une pointe dans la salle à manger pour y voir un Gainsborough réputé, et il en était ressorti après un coup d'œil; accoudé aux rayons de la bibliothèque, il s'était plongé dans la lecture d'un petit livre vert; et, bientôt après, il avait félicité son hôte de posséder un livre dont il ignorait l'existence, bien qu'il prétendit le contraire; il n'avait rien dit du tout du Gainsborough. Il sentait que s'il en avait parlé, c'eût été très pénible. Enfin il s'était demandé où était Sarah, et il avait doucement erré à sa recherche. Je crois qu'il désirait qu'elle le vît dans le rôle du philosophe à l'Exposition d'horticulture.

Il ne dit rien. Il s'assit à côté d'elle, croisa une jambe sur l'autre, sortit son étui de cigarettes et la petite boîte d'allumettes où le mot « Jim » était gravé, et accompagna la série d'actes nécessaires pour fumer selon les règles.

— Mère a entrepris Mary, s'exclama Sarah.

— Je m'en suis aperçu, dit Jim en la regardant.

Sarah était charmante à voir dans sa toilette de garden-party; bien plus charmante pour l'œil d'un homme de goût que dans les costumes tailleurs un peu courts qu'elle portait habituellement; plus charmante même que dans son amazone. Elle avait ce genre de beauté saine, simple et fondamentale, plutôt blonde, qui s'harmonise avec la plupart des costumes; mais l'ombre de son grand chapeau garni de roses rouges, sa robe blanche, que je n'ai pas

l'intention de décrire, si ce n'est pour dire qu'elle présentait un ensemble de grâce, de dentelles blanches, de linon et d'argent, ses souliers bruns à boucles d'argent, et le reste — tout cela la rendait plus féminine et plus jeune, et même délicate. Jim regardait et approuvait... En outre, ses espérances consistaient en deux mille livres de revenu par an et deux maisons... cela ferait trois. Toutes ces choses s'ordonnaient consciemment, cette année, dans son esprit, pour la première fois.

Jim aussi apparaissait avec avantage aux yeux de Sarah. Je ne puis réellement me lancer dans la description de son costume, mais il lui allait. Son visage rasé, mince, intelligent, calme, ses yeux noirs, sa bouche nette, un peu dédaigneuse, son air agréablement détaché : en fait, ce genre qu'il désirait avoir, l'attitude familièrement amicale, qu'il assumait en s'asseyant ainsi à côté d'elle, loin des foules qui bourdonnaient comme des abeilles à quarante pas de là, derrière la charmille, tout cela la disposa à la sympathie et aux confidences.

— Et je ne sais que faire. Irai-je les interrompre? Je crois que je n'oserai pas.

— Le ferai-je pour vous? proposa Jim. Je pourrais entrer et oublier de jeter ma cigarette. Cela ferait diversion.

Sarah eut un petit sourire de côté et redevint sérieuse.

— Réellement, j'ai un peu peur. Mary va être complètement affolée. Elle avait eu à peine le temps de me dire que Mr Weston ne viendrait pas quand votre tante l'a emmenée. Et mère la tient.

— Je ne puis comprendre pourquoi vous vous en tourmentez ainsi.

— Oh! impossible de faire autrement avec Mary. Je l'aime énormément. Elle est de ces personnes qu'on ne peut s'empêcher d'aimer.

— Mais de quoi avez-vous peur?

— Je ne sais pas. Les catholiques sont si déconcertants — et leurs prêtres!

Elle s'arrêta éloquentement.

Jim hochait gravement la tête.

— Et Weston aussi?

— Oh! vous le connaissez autant que moi. Il est exactement ce qu'il paraît. Il a été tout à fait raisonnable, jusqu'à cette histoire absurde. Ça ne lui va pas du tout. On le voit sur sa figure.

Jim réfléchit. Il savait très bien ce que Sarah entendait par « raisonnable », ce que lui-même appelait « philistin » : le joueur de cricket, hâlé, conventionnel — c'est-à-dire mu par des conventions qui n'étaient pas celles de Jim — tout à fait transparent et un peu lourdard. Cela semblait curieux, presque ironique, que cette chose insaisissable qu'on appelle la religion, et surtout dans cet aspect le plus insaisissable qu'on appelle le catholicisme, eût été établie sur une telle fondation. C'était comme si l'on regardait une prairie verte à travers un verre écarlate. Le deux choses ne s'accordaient pas : elles paraissaient seulement irréelles et un peu repoussantes.

Il essaya de formuler cela, anxieux de n'être pas compris — crainte justifiée.

— Ecarlate? Je ne comprends pas, dit-elle. Ne soyez donc pas trop intelligent, mister Fakenham, s'il vous plaît.

Jim soupira imperceptiblement. Mais il était décidé à être tolérant.

— Je veux dire que cela ne va pas à Mr Weston. Il n'est pas vraiment religieux, vous savez; ce n'est qu'une phase.

— Oui, je crois que c'est vrai. Mais il est catholique.

— D'éducation seulement.

Sarah réfléchit. Son visage était délicieux à voir dans ce repos méditatif.

— Oui, je crois que je suis de votre avis. Vous êtes très fort. Comment avez-vous remarqué cela?

— Oh! c'est évident. Il est un peu nul, vous savez. Et il me semble que le seul but de la religion est de rendre les gens intéressants.

Sarah le regarda de côté.

— Mais... commença-t-elle.

Jim ne dit rien. Il se sentait plus philosophe que jamais.

— Et vous pensez que cela ne durera pas?

— Je crois que non. D'ailleurs, on peut voir ça sur sa figure, comme vous disiez.

Sarah se leva brusquement.

— Eh bien! promenez-vous un peu. Nous ne pouvons pas rester là toute la journée. Ce n'est pas poli.

La foule avait l'air un peu fatigué quand ils s'y mêlèrent de

nouveau. L'activité de tout à l'heure n'y était plus visible; les tentes surchauffées étaient presque vides; des groupes cherchaient à s'asseoir ou à s'appuyer sur tout ce qui pouvait supporter le corps humain; et il y avait sensiblement moins de monde. Soudain, Sarah poussa un petit cri.

— Regardez, dit-elle, voilà M. Weston. Je me demande ce qu'il vient faire ici!

Jack venait, en effet, au-devant d'eux, seul, mais on se retournait un peu sur son passage, et les gens baissaient la voix. Il était évident qu'on commençait à parler de lui. Mais Sarah lui sut gré d'une chose : il était habillé de façon respectable. Elle n'avait pas été très tranquille sur ce point : des visions de toile à sac ou de poil de chameau avaient flotté dans son esprit, et elle avait prévu l'absence de faux col, sinon de souliers ou de chaussettes. Une autre pensée lui vint aussi, et elle s'avança vivement vers lui :

— Vous cherchez Mary? dit-elle. Je crois qu'elle est avec ma mère dans le boudoir.

Jack la salua.

— Merci bien, dit-il. Oui, je commençais à me demander...

— Ainsi vous êtes venu malgré tout, lui dit Sarah comme ils s'en allaient ensemble, tandis que Jim formait philosophiquement l'arrière-garde.

— Je... j'ai cru devoir le faire, dit Jack un peu mollement.

Elle le regarda encore — oui; il semblait un peu gêné, cela se lisait sur son visage; — mais c'était si peu de chose qu'elle hésita à en tirer aucune conclusion.

— Voici la porte, dit-elle; et elle entra devant lui.

II

C'était une scène très dramatique, dans son genre, qui se présentait à leurs yeux. Miss Fakenham était absente; elle avait dû se retirer discrètement. Mais les deux personnages en scène étaient admirablement placés. La ressemblance de lady Carberry avec la reine Victoria était extraordinaire; sa dignité était extrême. Elle était assise dans un grand fauteuil, son face-à-main sur les genoux tandis qu'une commisération furieuse se peignait sur son visage. En face d'elle, assise sur un sofa, Mary se tenait toute droite, elle aussi, un peu pâle, mais si calme, qu'il était évident qu'elle avait résolu de rester calme envers et contre tous. Sa voix sonnait froide et haute lorsque, d'un mot, elle exprima à Jack son étonnement.

— Ah! dit la vieille dame; voici Mr Weston.

Jack s'inclina correctement devant lady Carberry et se redressa.

Sarah commença hypocritement par espérer qu'elle n'avait pas interrompu la conversation, mais mister Weston...

— Pas du tout, dit sa mère. Je suis très contente que Mr Weston soit arrivé si à propos. Asseyez-vous, Mr Weston.

Jack s'assit et il y eut une petite conversation que Sarah suivit avec sa puissance d'attention tendue à l'extrême. Jim Fakenham resta un instant sur le seuil, puis se retira sur une chaise loin des fenêtres, là où il pouvait tout entendre en faisant semblant de ne pas écouter.

Lady Carberry commença par une petite gronderie enjouée dans laquelle sa voix craquait parfois de colère. Elle savait et ils savaient, et elle savait qu'ils savaient que cela ne l'eût aucunement regardée s'il leur avait plu d'amener le Pape de Rome ou le Grand Lama du Tibet dans leurs jardins d'en haut. Il lui était donc impossible d'épancher sa rage comme elle l'eût fait dans d'autres circonstances; et elle prit une attitude maternelle envers les deux jeunes gens, tandis que l'indignation gonflait les veines de son front. A Jack fut assigné le rôle du jeune garçon enthousiaste qui ne sait pas ce qu'il fait; à Mary, celui de la femme aveuglée par l'amour, mais timide, qui suit le mouvement. L'expérience que lady Carberry avait acquise depuis plus de soixante ans fut étalée devant eux; le nom de son défunt mari apparut plus plus d'une fois; ils furent exhortés à considérer la situation plus tranquillement, à laisser passer au moins une année, à prendre infiniment plus de renseignements, à avoir une bonne conversation avec le recteur, à se méfier de l'influence de l'insidieux Père Banting, qui devait, bien entendu, avoir échafaudé toute l'affaire du commencement à la fin.

— Jeune homme, dit-elle enfin, laissez-moi vous appeler ainsi — je suis plus vieille qu'il ne serait nécessaire pour être votre mère. Vous ne devriez vraiment pas laisser une petite chose comme celle-là — oh! oui, j'ai entendu raconter toute l'histoire de votre

maladie par ma fille Sarah, — vous ne devriez pas laissez cette petite chose changer toute votre vie — et la vie de votre femme.

Sarah regarda Jack à temps pour le voir passer doucement sa langue sur ses lèvres, puis elle regarda de nouveau Mary.

Car ce n'était pas de la simple impatience ni de la résignation qu'elle lisait sur son visage. Elle y voyait une expression qu'elle ne comprenait pas. Elle n'eut pas longtemps à attendre.

Après une nouvelle tirade de la vieille dame, Mary se leva tout à coup, plus pâle que jamais, mais, semblait-il, complètement maîtresse d'elle-même.

— Lady Carberry, dit-elle, je suis sûre que vous ne voulez rien dire que de très bon. Vous me parlez depuis près d'une demi-heure et j'ai à peine ouvert la bouche. Je vais vous dire maintenant ce que je n'ai même pas dit encore à Jack — sans doute ai-je été trop timide — et voilà ce que c'est; Jack va l'entendre aussi. Je n'étais pas convaincue d'abord (elle s'interrompit), je veux dire que je ne voulais pas me laisser convaincre d'abord, mais je savais parfaitement, et je sais maintenant sans l'ombre d'un doute, que Jack était réellement mort. Je ne me soucie pas le moins du monde de ce que disent les médecins; qu'auraient-ils pu dire d'autre selon leurs lumières? Je sais que Jack était réellement mort et qu'il est revenu... non, je n'ai pas besoin de dire cela (sa voix faiblit), mais il est revenu pour avoir une nouvelle chance de faire son salut... et — et moi aussi. Vous n'êtes pas catholique, lady Carberry, et vous ne pouvez sans doute pas comprendre.

— Ma chère enfant...

Alors les nerfs comprimés se détendirent brusquement.

— Je vous prie de vous mêler... Je vous prie de ne pas vous donner la peine d'en dire davantage. Nous sommes parfaitement décidés, tous les deux, maintenant. Cela ne sert absolument à rien...

— Mais, Mary... commença Jack d'une telle voix que Sarah le regarda de nouveau avec vivacité.

Mary ne parut rien remarquer. Sarah, très émue à son tour, vit combien elle tremblait en se tournant vers son mari.

— Oui, Jack; vous avez eu raison et j'ai eu tort. Je le regrette. Je suis de votre avis sur tout ce que vous avez dit. Venez. Retrons.

Lady Carberry se leva dans sa majesté.

— Je le regrette beaucoup pour vous, mistress Weston, dit-elle avec emphase. Mais je comprends très bien que vous deviez être solidaire de votre mari.

Mary eut encore une petite explosion :

— Il est tout à fait inutile d'en dire plus long. Je ne pense pas pouvoir vous persuader si vous persistez à croire que c'est cela qui me fait agir. Je pense que Jack va vous dire que ce n'est pas cela.

Elle se tourna vivement vers lui, mais avant qu'il pût répondre (il semblait certainement un peu troublé, pensa Sarah), elle se retourna vers la vieille dame.

— Non, je dois le dire tout haut. C'est en partie vous, lady Carberry, qui m'avez aidée à y voir clair. (Je ne veux pas du tout être sarcastique ou amère.) Mais d'abord, quand vous avez commencé à parler contre les Carmélites, vous m'avez mise en colère, et quand on est en colère, cela fait fondre quelque chose en nous. Eh bien! ma prétendue opposition a fondu. Vous m'avez fait passer dans l'autre camp! Puis, le même soir, j'ai parlé avec Jack, et j'ai découvert que j'avais pensé tout le temps que sa guérison était extraordinaire, et que nous devons faire quelque chose en retour. Et maintenant vous avez achevé votre œuvre.

Elle s'arrêta brusquement, et Sarah vit tomber son air de défi. Alors elle parut faire un effort pour se ressaisir.

— Dites-le-leur, Jack, dit-elle. N'est-ce pas vrai?

Il l'avait regardé tout le temps avec incertitude. Cependant il répondit d'un trait; son teint clair rougissait un peu et ses paupières étaient baissées.

— C'est absolument vrai, dit-il. Nous nous étions mis d'accord sur des opinions différentes. A présent, nous ne... je veux dire que nous sommes entièrement d'accord. Nous allons exécuter nos projets — ceux-là et peut-être d'autres encore.

La bouche de lady Carberry tremblait d'émotion.

— Bon, dit-elle, c'est votre affaire, mais...

Mary se tourna impulsivement vers elle.

— Oh! je regrette. Nous n'avions pas l'intention d'être impolis. Mais nous sommes catholiques; — de vrais catholiques tous les deux et — et vous ne pouvez pas comprendre.

La grande dame se redressa un peu. Elle saisit, selon son habitude, l'avantage qui lui était offert.

— Je n'ai rien de plus à dire, mistress Weston. Faites comme il vous plaira. Mais il ne faut pas compter que nous autres...

Mary eut encore une brusque contraction. Puis elle s'avança et tendit la main.

— Au revoir, dit-elle. Il faut que nous partions. Ne nous en veuillez pas, je vous prie.

Il n'y eut qu'un instant où l'occasion d'une confidence entre Sarah et Jim se présenta. Et Sarah en profita. Ce fut quand ils prirent cérémonieusement congé de lady Cohen.

— Eh bien! c'est clair maintenant, murmura-t-elle, avec quelque amertume.

— Oh! croyez-vous? dit Jim.

III

Ce ne fut qu'après le dîner que Sarah put reprendre son sujet.

Le dîner fut un peu terrible. Lady Carberry discourt sur la garden-party, sur les devoirs des propriétaires terriens, sur les vertus de sir Samuel Cohen, — vertus dont elle ne faisait pas grand cas en temps habituel, mais tous les assistants comprirent son intention — sur les énormes responsabilités qui incombaient aux personnes comme elle pour assurer le bien-être de tout le voisinage; miss Fakenham et son neveu firent chorus, l'une sincèrement, l'autre, non.

Sarah se contentait d'écouter et d'apprécier la situation.

Lady Carberry se retira de bonne heure, ce soir-là, épuisée, dit-elle (sans doute par l'exercice intense de ses responsabilités cet après-midi), et miss Fakenham disparut dans le petit salon. Miss Fakenham était une de ces personnes visiblement destinées par la Providence à remplir les fonctions d'admirateur plein de tact. Ses silences, ses mouvements, ses regards, bien plus que ses paroles, exprimaient la flatterie et l'assentiment avec une éloquence à laquelle on devait rendre hommage. Elle revivait comme une fleur au soleil dans la présence de lady Carberry, et, comme une fleur, elle se fanait en son absence. C'était une bonne âme, mais dans la maison de son amie, ce n'était plus qu'une ombre flatteuse, sans aucune personnalité propre. Chez elle, elle existait suffisamment; chez son amie, il était presque impossible de se rappeler qu'elle était dans la pièce. Elle s'éteignait dans l'atmosphère sociale, comme un caméléon. Je ne suis surpris monologuant en sa présence quand lady Carberry s'était absentée un instant. Mais je l'ai trouvée bonne et aimable, excellente maîtresse de maison et même un peu redoutable, assise à sa propre table dans sa maison de Queen's Gate, après que l'effet d'une saison de lady Carberry eût eu le temps de se dissiper. En fait, elle était l'ombre de lady Carberry en l'absence de celle-ci, comme elle en était le reflet en sa présence. Je ne peux pas imaginer pourquoi elle ne s'est jamais mariée. Je suppose qu'il n'y avait rien à épouser en elle. Elle avait environ cinquante-huit ans, était vêtue de noir; en voilà assez sur son compte pour le moment.

Sarah et Jim se trouvèrent donc seuls sur un banc devant les fenêtres du salon. Le balcon de lady Carberry était au-dessus de leurs têtes, de sorte qu'ils parlaient avec précaution. La vallée était sombre et silencieuse au-dessous d'eux, en partie cachée par le premier plan de gravier, de bosquets et de gazon sur lequel la lumière des fenêtres du salon se projetait par derrière.

— Pourriez-vous m'expliquer, dit tout à coup Sarah, pourquoi vous avez dit cet après-midi que ce n'était pas clair?

Le fait qu'elle parlait sans préambule rendit évidente, même pour elle, l'impression que cette curieuse situation faisait sur elle.

— Pourquoi aviez-vous dit que ça l'était? demanda Jim. Je suppose que vous voulez parler de l'affaire Weston?

— Oui, Mary est changée; c'est tout. C'est évident. Vous ne pouvez pas dire qu'elle ne pensait pas ce qu'elle disait. Je ne sais comment elle en est arrivée au point de vue opposé. Je le craignais déjà quand elle s'est montrée si faible, au sujet des pelouses.

— Ah! dit Jim.

— Comment, n'est-ce pas vrai? Dites-moi ce que vous en pensez?

Il était séant à un philosophe de montrer quelque résistance, et Jim en montra.

— Non, vraiment; j'ai à peine écouté.

— Ça m'est égal; faites-moi le plaisir de me dire ce que vous en pensez. Je suis folle de Mary, vous le savez. Je ne sais pas pour quoi, mais je le suis. Allez-y.

— Eh bien! dit Jim d'un air profond, je crois qu'elle en pensait plus long qu'elle n'en disait, et... et Mr Weston...

— Eh bien?

— Weston, moins qu'il n'en disait.

— Que voulez-vous dire?

— Je crois qu'elle est aussi ardente que lui, maintenant.

La conclusion tombait un peu à plat, mais Sarah n'était pas très subtile.

— Oh! c'est tout? C'est ce que je vous disais, n'est-ce pas?

Jim traça doucement avec son talon un quart de cercle dans le gravier.

— Je crois qu'il y a quelque chose de plus là-dessous, du moins chez Mrs Weston.

— Pourquoi?

— Eh bien! elle s'est interrompue une ou deux fois, d'une assez drôle de façon. Et n'avez-vous pas été frappée de ce qu'il y avait d'un peu fiévreux dans ses manières?

— Elle était en colère.

— C'était peut-être cela, dit Jim.

Tout cela était si philosophique, procédait tellement par allusions et par suggestions, que Sarah ne parvint pas à le digérer. Elle trouva seulement Mr Fakenham un peu obscur. Elle considéra la question en elle-même pendant quelques instants.

— Moi, je trouve cela extraordinaire de changer aussi brusquement.

Jim se sourit à lui-même dans l'ombre.

— Oh! croyez-vous qu'on change beaucoup?

— Que voulez-vous dire?

— Je croirais volontiers qu'on se montre seulement plus ou moins tel qu'on est — que l'on est vraiment tout le temps ce qu'on est à la fin.

— Je ne suis pas de cet avis, dit nettement la jeune fille. Et l'exemple de Mr Weston vous prouve le contraire.

— Mais il n'est qu'une preuve à l'appui..., dit Jim qui s'amusa.

— Allons donc! il est complètement transformé. Ne vous rappelez-vous pas?...

— Je veux dire, interrompit délibérément Jim, que je ne crois pas qu'il ait changé. Il a mis cela sur lui comme... comme un chapeau.

Sarah émit un petit son sardonique qui ressemblait à un rire étouffé.

— Il l'a bien enfoncé, alors. Il ne pourra jamais le retirer.

— Oh! je suppose que la tête viendra avec, murmura Jim.

Sarah eut un mouvement d'impatience.

— Vous êtes terriblement intelligent, dit-elle. Ne le soyez pas trop.

L'âme de Jim s'épanouit en lui comme un fleur. Il ne doutait nullement de ses dons exceptionnels, mais c'était agréable que quelqu'un d'autre les reconnût. Il se sentit plus attiré que jamais vers cette fille; c'était cette confiance entre eux qui les avait rapprochés. Il lui jeta un coup d'œil approbateur. Elle paraissait encore perplexe et troublée.

— Vous ai-je parlé du Père Banting? dit-elle tout-à-coup.

— A quel propos?

— Oh! à propos de mon entrevue avec lui.

— Non, racontez-moi.

Le visage de Sarah se crispa.

— Je ne crois pas que je vous en parlerai, après tout. Il a été horriblement brutal avec moi.

Jim fronça les lèvres.

— Pourquoi faites-vous ça? demanda-t-elle vivement.

— Pour rien.

— Dites-le-moi. Je veux savoir.

Jim la regarda.

— Eh bien! j'imaginai que vous vous étiez mêlée de ce qui ne vous regardait pas et que cela vous était retombé sur le nez.

Sarah devint de glace.

— Si nous laissons les Weston de côté pour le moment, proposez-nous quelque chose de plus intéressant.

Je n'entreprendrai point de rapporter la conversation qui suivit, parce qu'elle n'a rien à voir avec cette histoire et n'intéresse que ces deux personnages. Elle leur fut certainement agréable

puisque, pendant les dix minutes qui suivirent, ils ne parlèrent que d'eux-mêmes.

Jim décrivit de façon presque pathétique les labeurs et la routine de sa vie à Londres. Il fit de nouveau allusion à ces papiers, là-haut dans sa chambre, dont il semblait que toute la politique anglaise dépendit. Il avait bu une certaine quantité de vin — je me hâte de dire qu'il n'avait pas trop bu — mais un peu de cherry, cinq verres de bordeaux et trois de porto rendent expansif, même le plus réservé des philosophes. Il ne dit pas formellement que personne ne l'avait encore compris, mais c'est ce que conclut Sarah.

Alors, elle eut son tour. Sa vie fut exposée sous les étoiles, dans la lumière des fenêtres du salon. Elle reconnut qu'elle aimait beaucoup la vie de plein air, mais qu'il y avait des moments... et ainsi de suite. Ce fut très bien présenté. Un peu plus crûment que par Jim, mais sans jamais passer la mesure. C'était une chaude soirée. Elle se sentait un peu fiévreuse. Elle aussi, chose à peine avouable, avait bu deux pleins verres de bordeaux. Ils abordèrent bientôt la question religieuse. Jim venait de donner à entendre qu'aucun système de croyance actuellement reconnu ne le satisfaisait, quand une ombre dans la fenêtre et un pas un peu lourd les interrompirent.

— Une lettre, my lady.

Sarah la prit, lut à la lumière de la fenêtre, eut une brève exclamation et se tut. La lecture dura un moment.

— Pas de réponse, dit-elle.

Puis elle tendit la lettre à Jim.

— Lisez.

Le papier portait l'en-tête de Manningham Hall, sans date. L'écriture était excellente, — ferme, contenue, sans fioritures.

« Ma chérie, je désire que vous me compreniez tout de suite. Je retire tout ce que je vous ai dit l'autre jour. J'étais parfaitement sincère dans tout ce que j'ai dit cet après-midi. J'ai complètement changé depuis ma conversation avec Jack. Je suis maintenant tout à fait d'accord qu'il faut bâtir le couvent et que la pelouse est le meilleur endroit pour cela. Cette guérison de Jack est vraiment extraordinaire. Cela ne sert à rien d'y insister, mais je suis sûre maintenant que je n'en ai jamais douté et qu'il faut que nous fassions quelque chose de grand. Je vous demande de ne pas me trouver ennuyeuse; vous ne savez pas ce que la religion signifie pour nous. Naturellement, nous ne changerons pas beaucoup notre train de vie, mais nous serons différents. Jack est délicieux; si simple au milieu de tout cela. Ce soir, il renonçait presque à son projet, craignant que cela me soit trop pénible, mais bien entendu, je n'y ai pas consenti. Nous allons donc commencer tout de suite.

» L'architecte est prêt et les religieuses pourront entrer ici dans quatre mois environ. Ne soyez pas furieuse.

A vous,

M. »

Jim lui rendit la lettre.

— C'est bien, dit-il.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE VI

I

Le village de Manningham était en proie à une excitation mal contenue, l'après-midi de l'arrivée des sœurs, peu avant Noël.

C'était un de ces jours sans joie comme il y en a souvent vers la mi-décembre : sans gelée d'hiver, comme sans violent orage; mais un ciel lourd, éfrangé, une terre où tout semblait réduit et dépouillé; les arbres nus frissonnaient et demeuraient patiemment dans le vent; les pavés étaient humides, mais non pas ruisselants; on avait une impression générale de malaise et de chagrin.

L'entrée du parc était du même côté que la gare, une cinquantaine de mètres avant les premières maisons du village, et une véritable petite foule s'était rassemblée là pour voir passer les voitures. Une douzaine d'enfants étaient, comme toujours, en avant; deux petits commis de boutique vinrent flâner quelques minutes avant l'heure prévue pour l'arrivée; un peu plus loin

se massait un groupe de femmes en tabliers, et derrière elles, par deux ou par trois, une douzaine d'hommes.

Mary avait trouvé un peu difficile de déterminer exactement l'opinion qui se cachait derrière la méfiance paisible et polie des villageois. Elle avait fait une ou deux tentatives pour se renseigner, mais tout ce qu'elle avait pu glaner de plus grave, c'est qu'on croyait que ces religieuses devaient être un peu perverses, d'une façon occulte, qu'elles avaient des desseins — de nature inconnue — sur la Constitution Britannique, et qu'elles menaient une vie de luxe et d'oisiveté. Un vague soupçon semblait aussi planer dans l'air, quant au destin des jeunes filles anglaises qui s'aventureraient imprudemment dans le nouveau couvent, où quelque danger d'ensorcellement, également indéterminé, ne manquerait pas de les menacer. Elle avait fait son possible pour rassurer le village par quelques phrases, à dessein courtes, faciles à répéter, et savamment accentuées.

— Quelques dames françaises, et aussi une ou deux dames anglaises, vont venir s'installer ici. — Ce sont de très bonnes personnes qui désirent seulement qu'on les laisse prier tranquillement. ... Non, vous ne les verrez jamais dans le village, mais elles seront contentes de vous voir quelquefois chez elles.

Mais cela semblait tout à fait inutile. Il était inintelligible à l'esprit rustique anglais que l'on pût, sans avoir une idée de derrière la tête, désirer vivre dans une grande maison, d'aspect un peu inconfortable, à seule fin de prier et sans jamais aller faire de visites.

Une sorte de désespoir s'était emparé de Mary tout à l'heure, à la gare, quand le train s'était arrêté, et que, de deux compartiments de seconde classe réservés, avait surgi une troupe lamentable de dames françaises, affublées de vêtements incroyablement râpés, bien que respectables, et de chapeaux noirs à brides. La plupart d'entre elles portaient des lunettes et toutes paraissaient intimidées. Elles lui rappellèrent vaguement une procession de poules, un peu agitées, entrant dans une nouvelle basse-cour. Elle saluait et souriait d'un air encourageant, disant quelques mots en français, jusqu'à ce qu'une vieille dame assez grosse, aux larges lunettes rondes, aux joues pâles et pendantes, emmitouflée dans un cache-nez noir, fût sortie de la foule, et eût été présentée en anglais, par une voix inconnue, comme la Révérende Mère Prieure.

C'était plutôt une déception. Mary s'était attendue à un peu plus d'effet théâtral, tout au moins à une certaine dignité, à un caractère auguste, à quelques silhouettes solennelles, émancipées par la douleur, et, au lieu de cela, voici cette évocation d'un poulailler.

Elle prononça une ou deux phrases de bienvenue, donna l'assurance qu'on s'occuperait des bagages et, après quelques explications, conduisit les religieuses aux voitures fermées rangées à l'extérieur de la gare, où Jack les attendait avec sa bicyclette.

Jack s'était avancé, intimidé, lui aussi, un peu gauche, et avait promis son assistance pour l'identification et le transport des bagages; puis, quand toutes les autres sœurs eurent pris place dans leurs voitures respectives, Mary, accompagnée de la Prieure, d'une grande femme, visiblement Anglaise, et d'une très jeune Française au visage rond et enfantin qu'on venait de lui présenter comme la seule novice du couvent, monta dans la première voiture, et la procession se mit en marche.

L'horreur de cette misère et de cette agitation pesait de plus en plus lourdement sur Mary comme les voitures remontaient la grande route, dépassaient les groupes des curieux et tournaient pour entrer dans le parc. Il n'y avait rien à dire, mais elle le disait.

Tout paraissait si différent maintenant qu'elles étaient là! Cela lui semblait être un mauvais rêve devenu réel. Elle ne s'était pas rendu compte, même lorsque les ouvriers allaient et venaient et que les murailles — le grand rectangle de pierre grise, surmonté par le pignon de la chapelle déserte — s'élevaient sur la colline au-dessus du château, elle ne s'était pas rendu compte à quel point tout cela dominerait et transformerait la vie qui lui était familière. Voici que la maison et le domaine qu'elle avait appris à aimer, associés dans son esprit avec cette vie anglaise normale, dans laquelle le Père Banting lui-même n'avait été qu'une légère dissonance, allaient être dorénavant dominés et influencés par la présence de ces françaises, à moins de deux cents mètres. Le couvent inanimé lui avait à peine donné une idée de l'impression que lui apportaient ces femmes vivantes. Et maintenant, elles étaient ici, les véritables responsabilités

allaient commencer... Elle chassa ces idées d'un violent effort, et se remit à parler, tantôt en français avec la Prieure, s'informant des aventures du voyage, tantôt avec la dame anglaise assise en face d'elle.

Le visage de celle-ci semblait plus familier bien qu'il ne fût pas du tout beau. Elle était grande et fortement charpentée, avec un visage maigre aux larges pommettes et aux grands yeux bruns. Mary apprit qu'elle était au couvent depuis environ quatre ans. Il y avait en elle une certaine cordialité qui plaisait à Mary, bien qu'elle se tût immédiatement chaque fois que la Prieure faisait un mouvement pour parler.

Mary essaya une ou deux fois de leur montrer différentes choses sur leur passage : le ruisseau aux truites, le groupe de vieux chênes, enfin, là où l'avenue bifurquait à mi-chemin, le château, à une centaine de mètres. Mais la Prieure ne semblait pas y faire attention.

— Les bagages vont sûrement arriver, n'est-ce pas, madame, avec l'aide de monsieur votre mari?

Mary la rassura.

— Tous nos trésors sont là : notre mobilier de chapelle, nos ornements sacerdotaux, tout ce que le gouvernement nous a permis d'emporter. Et le plus grand de tous nos trésors!

Mary demanda innocemment ce que c'était, pensant que ce devait être quelque vieux crucifix ou quelque ostensor.

— C'est le corps de notre petite sainte, dit la Prieure, rayonnant à travers ses lunettes rondes, notre petite sœur Catherine.

Mary bondit, pensant qu'elle n'avait sûrement pas bien entendu.

— Je vous demande pardon, dit-elle. Vous ne voulez pas dire...

— Mais si : dans une caisse d'emballage. C'était une sainte, sans aucun doute. Nous avons eu la permission de l'emporter ici avec nous. Nous croyons qu'elle a déjà fait beaucoup de miracles. Vous la verrez demain, madame.

Mary demeura saisie.

Elle voyait là le faite de son édifice de terreurs; ses pressentiments prenaient corps et trouvaient leur symbole. Ainsi paraissait, sous une forme à laquelle on ne pouvait se méprendre, l'abîme qui la séparait de ces femmes dont elle était maintenant obligée de faire ses amies. Emporter un cadavre en voyage! Elle avait plus ou moins imaginé les détails les plus étranges à ses propres instincts : les sonneries de cloches, les innombrables vétilles, le silence de la grande maison au-dessus de la sienne; elle avait cru possible de vivre sa propre vie en dépit de tout cela, car ses efforts pour la modifier pendant ces quatre derniers mois avaient abouti à un échec mémorable; mais l'histoire de cet horrible cadavre, transporté depuis Tours dans une caisse d'emballage, et considéré comme le plus précieux des trésors, semblait concentrer toutes ses terreurs et ses répugnances. Que pourrait bien penser Sarah?

Elle se taisait.

— Oui, vous la verrez demain, madame, dit encore la vieille dame. Ah! nous sommes arrivées?

— Oui, ma Révérende Mère, dit machinalement Mary. Nous descendons ici.

On ne pouvait pas dire que le bâtiment fût beau, mais il n'était pas laid. Il était là comme un contemplatif dans une salle de bal, sévère, froid, réservé, gracieux cependant, d'une grâce qui ne s'accordait pas du tout avec son entourage. De toute évidence, il avait été mis là après coup.

La petite loge devant laquelle elles s'arrêtèrent, construite, comme tout le reste, en pierre grise, était située exactement au sommet de la colline, là où les pentes commencent à descendre vers le château. Mary savait qu'au delà de la loge était un petit passage couvert, dallé, conduisant dans le cloître vitré, rectangulaire, au-dessus duquel se trouvaient les cellules, jusqu'à l'ouest. La chapelle occupait le côté étroit du cloître, à gauche, tandis que le réfectoire occupait le côté droit avec les cuisines. Une pompe et un puits étaient au centre de l'enclos du cloître, où quelques arbustes s'attardaient encore lamentablement. On accédait à un jardin muré par le tout petit porche de la chapelle. Le cloître et le jardin constituaient l'ensemble de la clôture que, plus tard, aucune religieuse ne devrait franchir. Les visiteurs seraient admis, en traversant la loge, dans deux parloirs où un double grillage les séparerait des sœurs. Le reste des pelouses avait relativement peu changé, bien qu'il fût encore un peu gâté par les traces récentes de tas de mortier, et par des copeaux que le vent de décembre faisait tournoyer. La haie semi-circulaire était toujours là, quoiqu'une partie du jardin clos l'approchât de bien près sur un point. Mary en était arrivée depuis plus de deux mois

à cette conclusion parfaitement juste que le charme particulier qui faisait le prix de cet endroit avait été complètement détruit, et elle avait déjà projeté d'installer ailleurs un autre jardin, hors de vue du couvent.

Elles étaient donc arrivées, et, au premier coup de sonnette, la porte de la loge s'ouvrit, et la femme d'un des garde-chasses qui avait été élevée dans un couvent, et qui s'était offerte à tout préparer, vint au-devant d'elles en souriant et en faisant des révérences. A l'arrière-plan, une fumée s'élevait de la cheminée de la cuisine.

Mais le couvent parut à Mary d'une indicible tristesse, comme elle le parcourait avec la Prieure et le troupeau qui suivait en chuchotant. L'aspect général était affreusement neuf, mais sans aucune gaieté. Tout était gris autour d'elles, et leurs pas, marqués par le craquement de chaussures neuves, résonnaient lugubrement sur la pierre. Le jour baissait de minute en minute, car le soleil était sur le point de se coucher, et nulle part, la chaleur accueillante d'un tapis ou d'un feu allumé n'offrait une oasis dans ce monde gris.

Elles visiteront ensemble le couvent en commençant par la chapelle où l'autel blanc et nu, vu à travers la grille du sanctuaire, reflétait le jour gris, comme un linge étendu, et où les stalles de bois blanc peint se rangeaient de chaque côté. Au bas du sanctuaire, la grille encore ouverte barrait la route, et bientôt les religieuses ne la franchiraient plus, et sur la gauche, derrière une grille plus légère, s'ouvrait le transept qui, débordant du jardin clos, serait accessible au public, et remplacerait à l'avenir la chapelle du château pour la petite congrégation catholique du district. D'une porte à côté du transept surgit la forme du Père Banting, occupé tout à l'heure dans la sacristie, et qui maintenant, après un ou deux mots de bienvenue en un français exécrable (le pauvre homme avait une grammaire française toujours ouverte dans sa chambre à coucher), restait souriant derrière les barreaux de fer comme un lion aimable, jusqu'à ce qu'il s'excusât de nouveau, et disparût pour continuer son travail.

Mais pire encore que l'accueil glacial de la chapelle était celui des cellules et du corridor qui les réunissait au premier étage. Il semblait encore naturel que la chapelle fût austère et rébarbative, mais les planchers de sapin tout neufs, les vitres dépolies des fenêtres, aussi bien dans le couloir que dans les cellules, le vide désolant de ces chambres où les sœurs passeraient la plupart des heures de leur solitude — c'en était vraiment trop pour Mary ! Elle les avait vues auparavant, mainte et mainte fois ; mais la pensée que cette nuit, des femmes allaient coucher là, et que dans les bagages qu'on allait leur apporter, il n'y avait rien qui ressemblât à des tableaux, à des tapis ou à du papier de tenture, cela la terrifiait.

Chaque cellule contenait quatre objets principaux, pas plus. Un lit en occupait deux côtés, du moins ce qu'on appelait un lit, c'est-à-dire une boîte de bois étroite, rectangulaire, garnie d'une couverture de laine sur un de ces minces matelas de paille, que Mary avait eu tant de peine à se procurer à Londres. Au pied du lit, un prie-Dieu, surmonté d'une énorme croix peinte en noir, pendue au mur blanc. Au centre, une table de sapin et une chaise ; dans le coin le plus éloigné, un petit lavabo. Et c'était tout. Il n'y avait pas de cheminée, mais un radiateur peint en noir près de la porte. Par terre, le pâle sapin du plancher, et tout le reste de la chambre était d'un blanc mat. Dans le crépuscule qui filtrait à travers les vitres dépolies, la tristesse était intolérable.

Le réfectoire ne valait guère mieux. On marchait encore sur du sapin ; des tables de sapin longeaient les deux murs de côté, réunies par une petite planche transversale. Le seul détail supportable était la boiserie peinte en brun qui couvrait les murs sur une hauteur d'un peu plus d'un mètre, et qui évoquait — bien peu — mais enfin qui évoquait une faible idée de confort. Là aussi, il y avait un radiateur près de la porte.

Mary était presque muette de consternation en sortant avec la Prieure et l'Anglaise, dont elle savait maintenant que c'était sœur Térèse, et en les quittant à l'entrée du passage de la loge. La Prieure avait nettement refusé toute aide pour les travaux de l'installation hormis celle de la femme du garde-chasse.

— Nous avons l'habitude de travailler, dit-elle. Tout sera prêt ce soir ; et la Sainte Messe doit être à sept heures demain, n'est-ce pas ?

— Je le crois, dit Mary.

— Alors, il ne nous reste plus qu'à vous remercier, madame, dit la Prieure, la scrutant à travers ses lunettes rondes ; et Notre-

Seigneur peut le faire mieux que moi. Si vous voulez venir demain, un peu après dix heures, madame, vous verrez notre petite sœur Catherine.

Et quand Mary sortit par la grille de la loge, parmi les malles et les paquets qu'on déchargeait d'une charrette sous la présidence de Jack, elle crut discerner une grande caisse d'emballage hideuse et sinistre contre le ciel pâle.

II

Une demi-heure après le dîner, Mary et Jack, assis au fumoir, causaient. Il y avait quantité de détails à discuter, et Mary, au moins trouvait là pour ses sentiments une soupape de sûreté.

Les quatre mois écoulés depuis la mise en train des travaux leur laissaient un curieux souvenir ; pendant ce temps-là aussi, la quantité de choses matérielles à faire ou à décider les avait dispensés d'examiner les principes. Jack, comme Mary l'avait raconté dans sa lettre à Sarah, avait offert au moins une fois d'abandonner tout le projet, disant qu'il comprenait mieux maintenant le sacrifice qu'il en coûtait à sa femme ; mais Mary n'avait pas voulu en entendre parler. Depuis lors, tous deux s'étaient plongés dans le travail avec une sorte d'ardeur furieuse : Jack passait de longues heures avec l'architecte et au milieu des ouvriers ; Mary entretenait une interminable correspondance, d'abord avec les sœurs, puis avec les commerçants, et faisait des voyages presque hebdomadaires à Londres. C'était inouï de voir tout ce qu'il y avait à faire. On dut importer de la vaisselle d'Espagne et des ustensiles de cuisine de France. Il fallut aussi avoir l'œil au jardin et choisir soigneusement ce qui devait y pousser.

Enfin, on était au bout de sa peine.

Pendant une heure avant le dîner, ils avaient discuté des détails concernant la nouvelle chapelle, et un ou deux arrangements au sujet du jardin ; ils avaient continué pendant les repas, et maintenant, d'un commun accord, ils avaient laissé tomber la conversation et restaient silencieux devant le feu.

La pièce où ils se tenaient était délicieuse. C'était là qu'en août, Mary avait trouvé Jack au moment où il allait enlever de la pièce quelques livres de sport ; mais quand elle lui avait fait observer qu'ils pourraient servir au moins à leurs invités, il les avait laissés à leur place. Ceci se passait le lendemain de l'exposition d'horticulture, et elle l'avait trouvé un peu déprimé ce jour-là. A part cela, la chambre n'avait rien que de normal. Un demi-cercle de vastes fauteuils de cuir, au nombre de cinq, se déployait devant le feu ; un divan profond s'encastrait dans la fenêtre ; il y avait des bois de cerfs, des livres, des vitraux d'oiseaux empailés, un épais tapis de Turquie, de lourds et confortables rideaux aux fenêtres. Personne n'y aurait deviné le séjour d'un fanatique. Jack avait recommencé à en faire sa résidence habituelle, et en avait accepté l'aspect sans rien y toucher.

En fait, il avait donné de nombreuses preuves de raison après que la première exaltation se fut calmée. Il disait encore son office (Mary l'avait épié plus d'une fois d'une des fenêtres d'en haut, quand il faisait les cent pas dans la grande allée) ; il méditait, en fronçant un peu les sourcils, pendant une bonne demi-heure tous les matins ; il s'approchait des sacrements toutes les semaines et allait tous les jours à la messe. Mais pour le reste, il avait continué à agir à peu près comme avant. Il avait démontré à Mary que sa position devait être prise en considération, disant que le Père Banting était de son avis et qu'à la réflexion il jugeait s'être trop hâté de renoncer à tous ses devoirs sociaux. Il s'était remis à prendre un verre de vin à dîner, bien qu'il n'eût pas repris l'habitude de fumer, et il refusait encore d'avoir un valet de chambre à son service personnel. Le maître d'hôtel prenait soin de ses vêtements.

En somme, Mary était contente de lui. Il était maintenant ce qu'on pouvait appeler un excellent et très pieux catholique ; il n'y avait plus en lui que bien peu de traces de fanatisme.

Et Mary ?

Eh bien ! si Sarah avait été consultée, elle aurait dit — elle avait même dit assez souvent — que Mary était parfaitement charmante, bien que parfois un peu portée à rêvasser. Elle ne disait plus de ces choses qu'elle avait coutume de dire, excepté un jour d'octobre où elle avait exhalé sa rage comme autrefois, invectivant le couvent, Jack, la religion, elle-même, et tous ceux qui l'approchaient. Mais elle s'en était repentie si humblement, expliquant avec des yeux si pleins d'angoisse qu'elle avait été

exaspérée par une névralgie, que cela comptait à peine. Evidemment, il se passait en Mary quelque chose que Sarah ne comprenait pas. Il n'était guère probable, ainsi que Jim le lui avait fait observer avant son départ pour l'Ecosse l'été dernier, qu'une conversation avec Jack et deux entretiens avec lady Carberry eussent opéré une révolution complète dans son esprit. Mais Sarah n'avait aucune idée de ce que pouvaient être les autres éléments. Elle avait jeté la sonde sans succès. Un voile était descendu sur les yeux de Mary et son visage s'était assombri. Sarah avait envoyé promener toute cette affaire, elle le disait du moins, mais tout en le disant, elle y revenait sans cesse en la mettant sur le compte de ce tempérament catholique si inexplicable pour les gens du dehors.

Ils étaient donc assis tous deux devant le feu du fumoir et venaient tout à coup de se taire.

Pendant quelque temps Mary ne s'en rendit pas compte. Les derniers mots qu'ils avaient échangés avaient été pour décider de mettre désormais le déjeuner à huit heures et demie au lieu de neuf heures et demie. Cette réforme s'imposait puisque la messe devait être avancée d'une heure. Et de là, l'esprit de Mary avait marché d'idée en idée, s'attardant sur de petites vignettes imprimées dans sa mémoire, pour en arriver au visage à lunettes de la Prieure, aux planchers de sapin des cellules et des corridors, et à tout le reste. Elle commença à imaginer la vie là-haut, autant qu'elle la connaissait; la file silencieuse des silhouettes qui passaient dans la nuit noire, se rendant à la prière, les visages encauchonnés au réfectoire, les silences interminables, les récréations plus interminables encore, où toutes devaient parler, quelle que fût leur humeur. Elle en revint à la caisse d'emballage et à son contenu... à l'horreur de cette jeune paysanne française transbordée de chemin de fer en paquebot, gardée par des yeux anxieux, jaloux, remise à présent dans quelque petite pièce blanche, probablement le réfectoire — ces religieuses n'avaient pas d'imagination — jusqu'à sa translation dans l'église blanche aux barreaux de fer.

Ainsi pensait-elle, fixant le feu de bois et inconsciente de tout, sauf de ses propres pensées.

Elle en fut distraite par un petit bruit, vaguement familier, et leva les yeux.

Jack semblait aussi méditer. Il était enfoncé dans le fauteuil profond, fixant le feu en fronçant un peu des sourcils, et en portant à sa bouche un petit objet de bois qu'il suçait d'un air contemplatif, avec un son creux et sifflant.

Mary s'aperçut que c'était une pipe vide.

— Allons! dit-elle. Voilà que vous retombez dans vos vieux péchés.

Jack sourit nonchalamment et ne dit rien. Ils étaient tous deux fatigués des labeurs de la journée.

Comme il paraissait frais et net, pensa Mary. Jamais, pas même aux premiers jours de son enthousiasme, il n'avait omis de s'habiller pour le dîner. Il était là devant elle avec ses longues jambes étendues. Un soulier était tombé de son grand pied et il remuait voluptueusement ses orteils de haut en bas devant la flamme. Son menton s'appuyait sur son plastron de chemise immaculée, et ses yeux clignaient à la lueur du feu. Il paraissait extrêmement confortable et agréable à regarder.

Alors Mary songea de nouveau aux religieuses et se redressa instinctivement.

— Grand paresseux, dit-elle, pensez à ces pauvres créatures qui ont si froid là-haut.

Jack sourit encore et eut un petit grognement satisfait. Il avait évidemment sommeil.

— Oh! Jack, que vous êtes gentil d'avoir fait tout ça! Elles sont si heureuses. Quelle bonne idée c'était! Les voilà donc arrivées.

— Oui, les voilà donc arrivées, murmura Jack. C'est fini; et la messe est à sept heures demain. Ne l'oubliez pas.

— Cela leur paraît une mollesse inouïe, vous savez, poursuivit Mary. C'est une concession qu'elles nous font.

— Non. C'est vrai?

— En France, elles avaient la messe vers quatre heures ou cinq, ou six. J'ai oublié, mais c'était sûrement bien avant sept heures.

— Oh! dit Jack.

Puis, il ajouta :

— A ce propos, je sortirai à cheval demain.

— C'est parfait, dit Mary. Et il y eut encore un long silence. Mary continuait à penser. Mille choses lui vinrent à l'esprit. Elle passa en revue le passé, le présent et l'avenir. Elle commençait à avoir un peu sommeil. Le feu dansa plus d'une fois devant ses yeux, mais tout rentra en place avec un soubresaut chaque fois qu'elle serrait les paupières pour chasser le sommeil. Finalement, elle s'assit toute droite et regarda Jack avec cet air de reproche dont celui qui s'éveille d'un assoupissement regarde toujours le reste de la société.

Mais c'était bien inutile. Jack lui-même dormait comme un enfant. La pipe était tombée de ses doigts et reposait contre sa joue.

ROBERT-HUGH BENSON.

(Traduit par Madame Maurice Denis)

(A SUIVRE.)

Les idées et les faits

Chronique des Idées

La mort de Mgr Rutten

A cette même place où, il y a deux mois, la *Revue* s'associait par notre plume à la célébration du double jubilé de S. Gr. Mgr Martin-Hubert Rutten, noces d'argent épiscopales, noces de diamant sacerdotales, aujourd'hui, au jour même de ses funérailles, il nous faut rendre hommage à l'évêque jubilaire défunt, qui vient d'entrer dans son jubilé éternel.

Il avait fait l'essai de la mort, il y a sept ans, et elle ne lui réservait plus de surprise. Il l'accueillit, cette fois, avec sa coutumière sérénité, comme l'envoyée de Celui qui le relevait de son poste de labeur et de combat pour l'appeler au repos et à la victoire.

Fidèle jusqu'au bout à la consigne, on l'avait vu dans son attitude de dignité irréprochable tempérée de bienveillance, aux cérémonies du V^e Centenaire de l'Université de Louvain, à la Joyeuse Entrée du Cardinal à Malines, la veille même de sa mort,

à la distribution des prix au collège Saint-Servais des Pères jésuites qui fut sa dernière présidence. Le vaillant prélat devait mourir sur la brèche.

Averti, dans la soirée du samedi, par les premiers symptômes de l'hémorragie intestinale qui devait l'emporter, comme la nuit, d'autre part, semblait avoir écarté l'imminence du dénouement, il eut le bonheur d'offrir la divine Victime le jour même où il consommerait son propre sacrifice. Une nouvelle poussée du mal, qui se produisit dans la matinée, allait abattre, enfin, le vigoureux vieillard, resté à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, droit et fort comme le chêne de ses armoiries. Dès qu'il fut informé par ses médecins, dont lui-même avait tenu à prendre l'avis, de la gravité de son état, il requit l'administration des Sacrements que le Christ, dans sa délicate tendresse, a tout exprès institués pour rasséréner et reconforter le chrétien qui affronte la terrible inconnue. En présence de sa famille épiscopale et des membres de son chapitre, des mains de Mgr Kerkhofs, son coadjuteur, son fils en Dieu par le sacre, il reçut les ultimes onctions avec ce recueillement intime et cette piété suave qu'il fit toujours paraître dans l'accomplissement des fonctions religieuses. Il n'ouvrit plus les lèvres que pour solliciter humblement l'aide des prières dont

les meilleurs, les mieux préparés, sentent le besoin impérieux à l'heure du dernier combat. Sur ses traits se lisait l'expression des suprêmes souffrances, il s'assoupissait cependant de plus en plus, ne se ranima par instants que pour redoubler sa demande de prières, recevoir avec sa bénédiction les adieux de son successeur.

Il était neuf heures et demie du soir, quand il exhala paisiblement son dernier souffle.

Ainsi mourut dans la paix du Seigneur, *in osculo Domini*, Martin-Hubert Rutten, évêque de Liège, le siège le plus illustre de la Belgique.

* * *

Robuste intelligence, haute conscience, cœur profond, il a conquis l'estime universelle par sa droiture, sa loyauté, sa belle franchise, il a ravi les cœurs de ses prêtres et de ses ouailles par sa paternelle bonté et son intrépide dévouement.

Il était fils de fermiers, comme tous nos évêques actuels, à l'exception de Mgr Waffelaert. Qu'on n'en soit pas surpris : il y a beau temps, depuis la fin de l'Ancien régime, que l'aristocratie a déserté l'autel et que le sacerdoce demande ses principales recrues à la race paysanne, le grand réservoir de nos énergies nationales. Dieu, qui appela David de son troupeau de Bethléem, alla chercher Martin-Hubert à la ferme d'Hozerhof, à Geystingen, pour le mener au trône épiscopal de saint Lambert.

Une âme de futur évêque, Dieu la pétrit de toutes les vertus d'un foyer patriarcal, de foi antique, de pureté virginale, de mansuétude et de force, de piété et surtout de charité. Martin-Hubert trouva tout cela dans un milieu privilégié où avaient germé les plus nobles vocations.

Sur ce plant choisi d'une terre généreuse se greffèrent les qualités de l'instruction chrétienne reçue à l'école catholique, au collège des Croisiers, à Maesyck, au séminaire de Saint-Trond. Quand le jeune lévite parut au grand séminaire de Liège en 1863, il montra déjà dans son extérieur la gravité, dans son esprit la mesure, dans sa parole la discrétion, dans toute sa conduite la sagesse de l'âge mûr. Cet ardent, ce passionné qui sait se contenir, brillera toujours par la perfection du bon sens, qui est le maître de la vie humaine.

Il connut, dès sa jeunesse sacerdotale, tous les beaux enthousiasmes : l'amour de la science, l'amour des belles-lettres, surtout de la littérature flamande, l'amour de l'Église romaine, l'amour du Saint-Siège à la défense duquel ses proches volèrent comme zouaves, l'amour des âmes auxquelles il aurait voulu se dévouer dans les missions lointaines, si Mgr de Montpellier, pressentant peut-être son avenir, ne l'en avait détourné.

Comme nos six évêques actuels, il s'est préparé à exercer le magistère épiscopal par la carrière de l'enseignement; il s'est formé au gouvernement des hommes par la direction de la jeunesse.

Champion de la vérité, il la défendra par la parole, par la plume. Il laisse, entre autres écrits, une *Apologétique élémentaire*, qui est une œuvre de puissante logique et de science vulgarisée.

Homme de principes sûrs et de sévère orthodoxie, il ne pliera pas le genou devant l'idole de l'évolutionnisme, il ne caressera jamais les illusions libérales et démocratiques, il répudiera de toute son âme les subtils égarements du modernisme. Evêque, il veillera avec un soin jaloux à l'intégrité de la foi traditionnelle et ne tolérera pas la plus légère infiltration de l'erreur dans l'enseignement de ses séminaires. Ah! il a pu s'endormir en paix et paraître avec confiance devant le Juge : il a bien gardé le dépôt.

Avant de ceindre la mitre, il a fait un long stage de vicaire-général sous l'épiscopat de Mgr Doutreloux, président des Congrès eucharistiques, promoteur des Congrès sociaux. Il fut dès lors l'oracle du clergé par la sûreté de ses jugements et la ferme prudence de ses décisions.

* * *

Il serait puéril de dissimuler qu'il ne marcha pas du même pas que son évêque dans la voie des évendications sociales et qu'il ne se laissa pas entraîner vers les hardiesses de l'école de Liège, personnifiée par le chanoine Pottier. Restant d'ailleurs dans l'ombre de l'autorité épiscopale, il ne se départit jamais de la plus respectueuse réserve, mais il sut concilier avec cet élémentaire devoir la légitime liberté de sa conscience, en consignait dans un mémoire privé ses appréhensions et ses inquiétudes au sujet d'un mouvement dont il apercevait mieux les périls que les avantages.

Rome lui donna raison en décapitant l'école liégeoise.

Monté sur le siège épiscopal, où l'appelèrent toutes les voix prudentes, il n'eut rien de plus à cœur que de cicatrifier les plaies en y versant l'huile de la charité et s'efforça de rétablir l'union des esprits dans son clergé et chez les catholiques dirigeants. Nul de ses prêtres qui s'étaient signalés par leur ardeur combative dans les luttes de la démocratie chrétienne, — et il s'en trouva jusque dans le personnel de l'évêché — n'eut jamais à se plaindre du changement de régime.

Et, quand sonna l'heure de l'action, l'évêque fit voir à tous que circonspection n'était pas inertie ni timidité. Il sut aller de l'avant, donner l'impulsion à toutes les œuvres de régénération sociale, notamment dans le Limbourg qui devra à ses fécondes initiatives, sa rénovation pleine des promesses d'un grand avenir.

Mgr Rutten ne fut pas un rêveur ni un idéologue, il fut essentiellement un homme d'action.

Infatigable consécuteur d'églises, bâtisseur de nombreuses écoles, fondateur d'établissements de tout genre pour toutes les nécessités sociales, administrateur d'un vaste diocèse encore agrandi par l'incorporation d'Eupen-Malmédy, il a fait jaillir du sol liégeois des créations multiples qui perpétueront sa mémoire. A mesure qu'il avançait en âge, il intensifiait son activité, il n'a laissé en souffrance aucun besoin du troupeau qui lui était confié, il n'a laissé en friche aucune portion du champ dévolu à son zèle.

Il a aimé l'enfance, la jeunesse, les ouvriers, les bourgeois, les nobles, les humbles surtout, les religieux et les religieuses de tout ordre, le clergé, ses prêtres wallons, flamands et allemands : il les a tous enveloppés dans sa charité paternelle, il leur a prodigué à tous ses bénédictions et ses bienfaits.

Chaud partisan de la cause flamande, adhérent du programme minimum, acquis d'avance et de vieille date à toutes les mesures favorables au relèvement du peuple flamand, il avait horreur de toute tendance séparatiste, et n'a jamais bronché quand le devoir lui commanda, en dépit de ses plus fervents admirateurs, de serrer les freins et d'enrayer la marche vers l'abîme.

☩ Son flamingantisme était d'essence patriotique. Emu de voir le peuple flamand, à certaines époques surtout, incompris par l'Administration, incompris par la Justice, relégué dans l'isolement par les classes supérieures qui se targuaient d'ignorer sa langue et perdaient ainsi toute influence sur lui, Mgr Rutten sentit frémir sa fibre nationale, il se promit de mettre tout en œuvre pour combler le fossé de séparation, pour relever le peuple flamand, pour faire valoir ses droits à la culture intégrale dans son idiome, pour incliner vers lui les supériorités sociales, pour cimenter ainsi, par la liberté et par l'égalité, l'unité de la patrie belge.

La patrie, les gloires de son passé, ses grandeurs présentes, ses institutions, son Roi qui en est l'incarnation : comme il l'aima ! Aux jours les plus sombres du règne de Léopold II, quand les faiblesses du grand Souverain, ignominieusement exploitées contre la Dynastie par une presse abjecte, créaient autour de lui une atmosphère de désaffection et d'ingratitude, il nous souvient d'avoir entendu Mgr Rutten présenter en public l'apologie du Roi, à Huy, dans une vaste assemblée, adjurer les citoyens de considérer autre chose que les taches du soleil et d'admirer justement sa splendeur. Ce jour-là, l'éloquent patriote arracha des applaudissements enthousiastes à son auditoire littéralement retourné par sa parole.

Il n'avait pas attendu la guerre, la patrie meurtrie et déchirée, pour témoigner de son patriotisme. Mais alors, durant toute l'occupation allemande, il fut, à Liège, ce que le cardinal Mercier fut à Malines, le grand défenseur de la Cité, devant lequel dut reculer la morgue de l'envahisseur.

* * *

Mgr Rutten était dans le privé du commerce le plus agréable. D'humeur toujours égale, de caractère *accostable*, comme on disait jadis, il était accueillant à toutes les importunités, compatissant à toutes les misères, miséricordieux à toutes les faiblesses. Rien n'égalait sa droiture, sinon sa modestie. Ame limpide, sa parole rendait le son de la pure sincérité, sa loyauté était proverbiale. Pas ombre d'affectation chez lui ni de calcul. Il mettait en juste équation sa pensée et son expression, avouait avec candeur ses ignorances, reconnaissait sans ambages ses erreurs.

Sa piété était discrète, son humilité vraie, sa vertu aimable. Il n'outrait rien, condescendait aux usages, savait se délasser

pour détendre l'arc, ne faisait pas étalage d'austérité et respirait toujours le parfum de l'édification.

Quelle admirable vie de prêtre et de pontife! Quelle richesse de mérites! Quelle splendide moisson d'œuvres! Ne se recherchant en rien, s'oubliant toujours, aussi dépouillé d'amour-propre qu'il est possible, ayant pris soin de tout rapporter à Dieu, il est arrivé au terme, les mains pleines.

* * *

Il laisse le gouvernail à celui qu'il a choisi comme le plus digne et que le Saint-Père s'est empressé de lui accorder. Sa Grandeur Monseigneur Louis-Joseph Kerkhofs, sacré le 11 février 1925, succède de plein droit à Mgr Rutten. Il monte au siège de Saint-Lambert, dans la quarante-neuvième année de son âge, investi de la confiance universelle, déjà maître des esprits et des cœurs.

Au nouvel évêque dont l'épiscopat s'annonce sous de brillants auspices, la *Revue catholique* présente ses hommages de vénération et de respectueux attachement.

J. SCHYRGENS.

Le rapprochement intellectuel des peuples

Suite des captivants profpos diplomatiques d'Ulysse dans le Figaro.

Pour compléter mon enquête sur l'avenir de la paix, j'ai recueilli l'avis d'un professeur de philosophie, mais d'un professeur ancien combattant qui, ayant vécu longtemps dans les tranchées, a contracté l'habitude, rare parmi les purs intellectuels, de s'élever jusqu'à la terre.

J'ai été, lui dis-je, assez niais pour interroger sur l'aptitude de la Société des Nations à garantir la paix du monde un simple attaché d'ambassade et un professeur de droit qui m'a paru plus simple encore. Comme si les ambassadeurs eux-mêmes, les Excellences, étaient autre chose que de grandes ignorances servies par de petites habiletés, tandis que les juristes sont des puits de science, mais où la Vérité toute nue, la Vérité humaine, se noie. Et Lassalle ne nous enseigne-t-il pas, dans son *Discours sur la Constitution*, que les gouvernements sont établis non sur des concepts juridiques, mais sur des concepts sociaux-biologiques? N'en est-il pas de même de la paix?

Ayant cru lire dans un regard narquois l'intention redoutable de me demander ce que j'entendais par ces mots, je poursuivis sans insister :

— Je voudrais savoir de vous si le rapprochement intellectuel des peuples, sous les auspices de la S. D. N., n'est pas pour elle le plus sûr moyen de remplir son objet. Ce serait pour nous une raison d'espérer à ajouter à celle que je vois...

— Vous en voyez une?

— Oui, et même deux, dans la même cause : le prix Nobel. La première, c'est que des gens qui ont été assez malins pour inventer la dynamite, ce qui est, sans doute, plus calé que d'inventer la poudre, doivent l'être assez pour inventer la paix. La deuxième, c'est que le prix Nobel a été décerné à M. Briand.

— Vous le tenez pour un grand homme d'Etat?

— Je ne me permets pas de le juger. Mais s'il ne l'est pas encore, le prix Nobel lui donne les moyens de le devenir et, ainsi, de mériter ultérieurement cette haute distinction. « J'ai appris la diplomatie en achetant à des paysans soixante-cinq lopins de terre. » Que ce mot, qu'on lui attribue, soit authentique, ou non, peu importe : il est vrai, nos paysans sont nos maîtres en diplomatie, et le stage de nos attachés devrait se faire au milieu d'eux, chez un marchand de biens. Avec le produit de son prix, M. Briand pourra acheter encore une certaine de lopins et parfaire son éducation. A force d'arrondir son domaine, il apprendra à préserver notre « pré carré », comme Richelieu, à moins que ce ne soit Vauban, appelait le royaume de France.

— Ceci est plus sérieux que le rapprochement intellectuel des peuples, lequel est une immense blague, pas toujours inoffensive. Mais oui! Et, pour le constater, point n'est besoin de philosophie; il suffit d'un peu de bon sens et de quelques connaissances histo-

riques. D'abord, il n'y a pas de rapprochement intellectuel entre les peuples, parce que les peuples ne sont pas intellectuels. Entre les élites, il est d'autant plus facile qu'elles ne se connaissent pas ou ne se connaissent que par leurs œuvres. La science est vraiment la Religion moderne si, pour qu'elle le soit, il suffit que tant de fiel entre dans l'âme de ses dévots. Ils se détestent cordialement et intellectuellement. Qu'est-ce lorsque aux discordes inhérentes à la confraternité s'ajoutent celles qui naissent de la différence de nationalité? Admettons cependant que les confrères fraternisent d'un pays à l'autre. Croyez-vous que cette fraternité des élites entrainera celle des peuples? Dans nos démocraties, où les élites comptent déjà si peu, leur fusion internationale les isolerait plus complètement de leurs masses nationales, en endormant le substratum ancestral qui est le même chez les unes et les autres. Le plan intellectuel coïnciderait encore moins avec le plan politique, qui serait entièrement dominé, s'il ne l'est déjà, par les passions et les intérêts. Quant aux idées, elles n'y ont jamais agi que comme ferment de ces forces inférieures. Elles ne sont jamais à l'état pur quand elles explosent dans les événements. Déjà, en passant la frontière, les idées étrangères se sont dénaturées. Des vérités deviennent folles et des erreurs deviennent sages, selon leur plus ou moins de convenance avec les milieux nouveaux qui les reçoivent.

— D'accord. Mais, vérités ou erreurs, sages ou folles, elles règnent sur les enfants des hommes. Traités et lois ne sont que les reflets éphémères de doctrines toujours mouvantes. Dans le monde politique comme dans le monde physique, les forces invisibles sont les plus puissantes. Dans la région sereine des idées s'élabore l'avenir et se forment les grands courants qui traversent l'humanité. Il faut les contrôler puisqu'elles mènent le monde.

— Oui, mais personne ne les mène. Dans les jardins de l'Esprit, le pollen vagabond, obéissant à des souffles mystérieux, se joue en des croisements heureux ou des mésalliances néfastes, et ces unions se ressemblent en ce qu'elles sont toujours imprévisibles. La nature de leurs produits l'est aussi, car leur véritable origine reste inconnue. Pour les idées, ni sélection, ni eugénique, ni pedigree. Elles n'ont pas leurs papiers, comme les chevaux et les chiens de race.

— Cela ne les empêche pas de gagner le grand prix, celui de la paix perpétuelle, plus difficile encore que le prix Nobel.

— Avez-vous remarqué que le prix Nobel est remis à Oslo, qui arbore, pour la circonstance, son vieux nom scandinave, rappel opportun du nationalisme dans cette fête de l'internationalisme, et que, dans son discours, M. Stresemann fait dépendre Locarno de l'évacuation de la Rhénanie? Cela revient à dire : « Je vous promets la paix à condition que vous me rendiez les » moyens de vous faire la guerre. » Et sa presse lui fait écho en nous posant le dilemme des deux discours : Oslo ou Lunéville.

— La réalité complexe et mouvante ne se laisse pas enfermer dans la fine simplicité d'un dilemme. Ne croyez-vous pas que le progrès des idées de paix emportera ces paroles d'un jour?

— Je vous l'ai déjà dit : les idées, un démiurge subtil et facétieux préside à leurs amours et à leurs métamorphoses. On ne peut savoir comment elles tourneront. Le plus souvent, elles déjouent les calculs de leurs parrains. Elles s'altèrent en se diffusant et se renversent en se combinant. On a souvent vu les idées de paix former avec d'autres idées un mélange détonnant et engendrer la guerre. Exemples : les grands ancêtres de 89 savaient l'anglais, étaient férus des libertés anglaises autant que de la République romaine, et leur anglomanie a conduit, par les guerres de la « liberté », au plus effroyable carnage anglo-français de tous les temps. Au XVIII^e siècle, les philosophes et les pacifistes prônaient l'agrandissement de la Prusse et la ruine de l'Autriche. De même M. Renan, en 1866. Et, après 1871, le fétichisme de la culture allemande et la germanisation de notre enseignement supérieur démantelaient la France et la livraient à l'invasion. Mais ceci est un sujet pour M. René Benjamin. Bornons-nous à constater, pour aujourd'hui, que l'invasion des armées, après celle des doctrines, est aussi une forme de rapprochement, laquelle rapproche plus de cadavres dans les charniers que d'idées dans les cénacles.

grave de Brandebourg se saisit de la Poméranie occidentale. L'Ordre régnant de Reval à Stolp et soude ses domaines au Saint-Empire germanique, mais c'est au prix d'un conflit irréductible avec la Pologne; dès cette époque est posée la question du couloir.

La puissance de l'Ordre connut alors un siècle d'éclat incomparable, dont l'apogée fut le règne du Grand-Maitre Winrich von Kniprode : ses territoires avaient une superficie de 150.000 kilomètres carrés (1352-1381). Les Chevaliers teutoniques triomphent sur toute la ligne et s'imposent comme une des Grandes Puissances de l'Europe.

Mais en 1386, la Lithuanie devient catholique, et son grand-duc Jagellon, par son mariage avec la princesse Hedvige de Pologne, réunit les deux couronnes sur sa tête et fonde le grand Etat polonais appelé aux plus brillantes destinées. Restée son ennemie implacable depuis le coup de force de 1315 sur la Poméranie, la Pologne unie à la Lithuanie écrase l'Ordre teutonique le 15 juillet 1410 à Tannenberg (1); le grand-maitre y trouve la mort avec la fleur de la chevalerie allemande. Une seconde guerre menée contre la Pologne quelques années plus tard amputait l'Ordre de la Poméranie et de certains autres territoires slaves. Il ne se releva jamais de ce désastre.

* * *

En 1525, le margrave Albert de Brandebourg (Hohenzollern), grand-maitre de l'Ordre, embrassa le protestantisme, sécularisa l'Ordre et transforma la Prusse en duché, prêtant serment de fidélité au roi de Pologne : il fut suivi par presque tous les chevaliers entraînant après eux à peu près toute la population (La branche livonienne de l'Ordre, devenue duché de Courlande sous la suzeraineté des rois de Pologne, ne disparut que beaucoup plus tard). En 1660, le Grand Electeur Frédéric Guillaume réussit à obtenir du roi de Pologne la souveraineté sur le duché de Prusse. Le couronnement du premier roi de Prusse eut lieu à Königsberg le 18 janvier 1701 (Frédéric I) : désormais la Prusse orientale et le Brandebourg ne font plus qu'un sous le nom de royaume de Prusse.

* * *

A la fin du XVIII^e siècle le troisième partage de la Pologne lui enlevant de nouveau la Poméranie (le couloir!), les Allemands resourent leurs possessions. La Pologne ne prend sa revanche qu'en 1919, bien qu'incomplètement. Le conflit subsiste acharné et n'est pas près de s'éteindre.

Il suffit de causer avec quelques Allemands de toutes classes et de toutes opinions pour se rendre compte de leur hostilité acharnée contre le Polonais. Les pacifistes et les antimilitaristes ne parlent pas autrement que les autres.

Les quelques communistes de Prusse orientale sont aussi hostiles aux *Polacken* (terme de mépris) que le reste de leurs compatriotes. La situation est du reste la même dans le camp opposé.

La noblesse terrienne de Prusse orientale, qui n'a pas été atteinte par l'inflation, s'est relevée au cours des années qui ont suivi la guerre et reprend une influence politique considérable. Elle est issue des Chevaliers teutoniques sécularisés et représente la race conquérante, celle des envahisseurs allemands venus au Moyen-âge. La bourgeoisie commerçante des villes est également d'origine allemande. La classe paysanne dans sa majorité descend des anciens habitants du pays : Slaves, Prussiens, Lithuaniens. L'ensemble a été germanisé à peu d'exceptions près. On compte aujourd'hui en Prusse orientale (non compris naturellement le territoire de Memel) de 20 à 30.000 habitants parlant la langue lithuanienne et 1 million de pêcheurs courtes habitant la *Kurische Nehrung*, cette étrange langue de terre longue de 100 kilomètres et large de 300 à 4.000 mètres qui sépare de la Baltique le « Haif » de Courlande (*Kurisches Haif*).

Les populations slaves de Prusse orientale se divisent en deux fractions : 100.000 Polonais purs, partie dans la région d'Allenstein, partie dans celle de Marienwerder; 250.000 Masures qui sont en réalité des Polonais potelés; entraînés par les nationalistes allemands dont ils suivent le sillage, ils se montrent violemment hostiles à leurs frères de race. Ils sont cependant très difficilement assimilables. La population totale étant de 2.050.000 âmes, les Allemands y forment les quatre cinquièmes; encore seuls les

(1) Le germanisme prenait sa revanche sur le slavisme à peu près au même endroit 504 ans plus tard (Août 1914).

100.000 Polonais constituent-ils une minorité hostile aux Allemands. La Prusse orientale est donc devenue un pays bien allemand, mais qui par sa structure sociale conserve le caractère d'une colonie; population fière, très patriote, énergique, travailleuse, combative, rude, peu hospitalière aux étrangers.

II

La Prusse orientale qui forme au point de vue administratif une province gouvernée par un *Oberpräsident* assisté d'un Conseil, possède également à l'instar des autres provinces allemandes un self-government (*Selbsterwaltung*); son représentant au *Reichsrat* allemand (Chambre Haute) est depuis plusieurs années un monarchiste et nationaliste fougueux. Divisée en quatre arrondissements (*Bezirke*), la Prusse orientale n'a qu'une seule grande ville — Königsberg — ville de couronnement des rois de Prusse. Les souvenirs de l'époque des Chevaliers sont nombreux : contentons-nous de citer le fameux château de Marienburg, commencé au XIII^e siècle, achevé au XIV^e, restauré au XIX^e avec exactitude et intelligence en ce qui concerne les bâtiments extérieurs.

La Prusse orientale se divise en sept régions naturelles, parmi lesquelles il convient de citer la Masurie aux lacs innombrables, tombeaux liquides de dizaines de milliers de soldats russes en 1914, l'Ermland (qui compte 300.000 catholiques) et la Lithuanie au Nord-Est de la province qu'il ne faut pas confondre avec la Lithuanie indépendante limitrophe. A cette Lithuanie prussienne, il convient d'ajouter, en dépit des nouvelles frontières politiques, le territoire de Memel aujourd'hui annexé à la république lithuanienne. La culture allemande y a laissé une empreinte profonde et la politique maladroite de lithuanisation du gouvernement de Kovno n'est pas faite pour l'effacer. Les dernières élections législatives s'y sont terminées pour les pan-lithuaniens par un véritable désastre. Aucune comparaison ne peut être faite entre la situation de ce territoire et celle du couloir polonais.

Au point de vue économique, la Prusse orientale est avant tout un pays agricole, l'agriculture et l'élevage constituant sans conteste les vraies richesses de la région, bien que le climat y soit rude et le sol pauvre. Si on songe à ce sol et à ce climat, les résultats actuellement obtenus sont excellents. La grande propriété est puissante mais 70 % des terres appartiennent à des propriétés de moins de 100 hectares. Le plan d'électrification générale progresse à pas de géants.

Le dépeuplement dû à l'exode vers les villes, c'est-à-dire en général vers le reste du Reich, est un mal fâcheux et difficile à combattre. La densité moyenne de la population est de 58 par kilomètre carré; elle est de 120 en Pologne, à côté. Tant que les barrières administratives subsistent l'infiltration slave est faible; il en serait autrement le jour où les formalités de passeports tomberaient : rien n'empêcherait alors les ouvriers agricoles de Pologne de venir en masse et de trouver du travail malgré le patriotisme des propriétaires allemands. Cette crainte renforce l'irréductible hostilité de la Prusse orientale contre la Pologne. Mais la propagande germanique destinée à l'étranger se garde bien de mettre en lumière les causes réelles du conflit polono-allemand; elle préfère invoquer la « culture inférieure » des Polonais, le couloir « impossibilité physique », la Prusse orientale « étouffant ». Cette propagande réussit assez bien en Angleterre et trouve même des échos en France.

Une brochure éditée il y a un an par le *Heimabund* sous le titre *Die Slawische Gefahr* (« Le péril slave ») avoue non sans cynisme que les arguments employés à l'égard de l'étranger ne doivent pas être pris au sérieux par les Allemands patriotes. Cette brochure insiste sur la nécessité de développer en Prusse orientale faiblement peuplée la colonisation allemande. Même aveu, même cri d'alarme dans une série d'articles publiée en automne 1925 par la *Königsberger Allgemeine Zeitung*. En mars 1927, enfin, le docteur Neumann, de Stargard (Poméranie) vient faire à Königsberg une conférence où il montre le danger très grave que présente pour l'Allemagne la colonisation polonaise, un impérialisme polonais d'un genre spécial menaçant le Reich « depuis Memel jusqu'à Stettin ». Ce fougueux nationaliste ne parle pas d'une « enace militaire, d'un appétit de conquête de la Pologne : il n'envisage qu'une invasion pacifique. Nous voilà loin du cliché officiel...

En mai 1927, la même *Königsberger Allgemeine Zeitung*, dirigée par un ami personnel du Dr Stresemann, écrit que « la reconsti-

tution de la Pologne n'est pas acceptable pour la Prusse », que le problème polonais est pour elle-ci « une question de vie ou de mort ».

Résumons-nous : c'est le péril d'infiltration pacifique slave dans l'Est allemand qui est la véritable raison de la féroce hostilité de la politique prussienne à l'égard de la Pologne.

* * *

Le Reich défait, la Prusse orientale n'échappa pas à la révolution; mais celle-ci y eut plutôt le caractère d'une révolte d'écoliers. Les ouvriers y jouèrent un rôle très effacé; les socialistes effrayés par l'anarchie barrèrent eux-mêmes la route aux extrémistes. Les dernières émeutes communistes de l'été 1919, très sérieuses à Königsberg, furent écrasées à coup de mitrailleuses. Dès que la fièvre révolutionnaire fut tombée, la situation se retourna avec une rapidité surprenante. Portés au pinacle en 1918, les agitateurs socialistes durent bientôt céder la place peu à peu et sans bruit aux anciens fonctionnaires réclamés par la foule.

Il est vrai que la gabegie et le désordre introduit par tous ces incapables portés au pouvoir par les comités de soldats avaient suffi à faire regretter l'ancienne administration par l'immense majorité de la nation.

Quoiqu'il en soit, l'ancien état de choses commence à se rétablir en 1919, et les réactionnaires reprennent peu à peu leur hardiesse. A la fin de cette même année remontent les débuts du *Heimatbund*, celui-ci arbore des tendances à la fois anti-bolchévistes et anti-polonaises; la crainte du bolchévisme étant encore très forte, ce *Heimatbund* est vu d'un œil favorable par les autorités. Il progresse et se développe rapidement, beaucoup de propriétaires distribuant jusqu'à 25 % de leurs revenus à cette organisation et à ses satellites (exemple à méditer!) L'*Oberpräsident* actuel — M. Siehr, démocrate — n'a réussi à conserver sa situation qu'en abdiquant devant le *Heimatbund Ostpreussen*.

* * *

Au cours de l'année 1920 se produit un événement très important pour la province : dans les zones d'Allenstein et de Marienwerder des plébiscites ont lieu conformément aux stipulations du traité de paix. Ils donnent une majorité écrasante — 96 % — aux Allemands.

La période de la Ruhr fut marquée par une explosion de haine féroce contre les Français et les Polonais. Le boycottage contre les Français et les Belges y fut total et dura plus d'un an. La situation des membres français et belges de la C. M. I. C. résidant à Königsberg fut des plus désagréables. Pendant plus d'un an, ils durent être protégés par la police en permanence.

L'ordre fut cependant maintenu grâce à la façon implacable dont le général commandant la 1^{re} division de la Reichswehr exerçait la dictature dont l'investissait l'*Ausnahme Zustand* (« état d'exception ») proclamé en octobre 1923.

Violamment attaqué pour cela par certains extrémistes de droite, le *Heimatbund* s'était tenu à l'écart de ces excès, trop adroit et trop sensé pour se mettre la Reichswehr à dos. Il a du reste, d'une manière générale, l'habitude — comme l'habileté — de rester dans la coulisse, évitant les interventions tapageuses et bruyantes, mais il a su garder en sous-main la direction de l'ensemble. L'élection du président von Hindenburg a été un de ses grands triomphes; sur un total d'un million de votants, la Prusse orientale a donné au vieux maréchal 700,000 voix. Dans l'assemblée provinciale (*Provinziallandtag*), le *Heimatbund* a la majorité absolue. La Prusse orientale se retrouve aujourd'hui complètement, peut-on dire, entre les mains des monarchistes.

Ajoutons que le *Heimatbund* est l'auxiliaire de la Reichswehr qui lui accorde toute sa confiance et dont la puissance dans l'Allemagne moderne est plus grande que celle de l'armée impériale, puisque le général Heye, qui continue l'œuvre de von Seeckt, et ses collaborateurs que couvre l'immovible Gessler constituent aujourd'hui à Berlin une oligarchie omnipotente, absolument indépendante du gouvernement.

Dans la préparation du pays à la guerre, le *Heimatbund* aide autant qu'il le peut la Reichswehr.

* * *

Disons quelques mots des minorités nationales. Malgré leur masse, les Masures ne comptent pas parce que leurs sentiments sont ardemment allemands; il n'en est pas de même des véritables Polonais qu'on voudrait bien germaniser, mais qui se défendent énergiquement. Le *Polenbund*, association très vivante groupant les Polonais de toute l'Allemagne, la Westphalie y comprise, (les ouvriers polonais y sont fort nombreux) a à sa tête quelques rares propriétaires polonais demeurés sur le territoire allemand, dont le comte Sierakowski de Gross-Waplitz est le principal. On devine la fureur des nationalistes allemands contre pareille « impudence », encore que le groupement que dirige le comte Sierakowski et qui embrasse toutes les minorités nationales d'Allemagne (Polonais, Danois, Wendes et Tchèques) s'affirme parfaitement loyaliste. Il ne s'agit là, à l'entendre, que d'une « autonomie culturelle », mais la crainte de l'infiltration slave et la haine des Allemands contre les Polonais expliquent cette hostilité tenace.

* * *

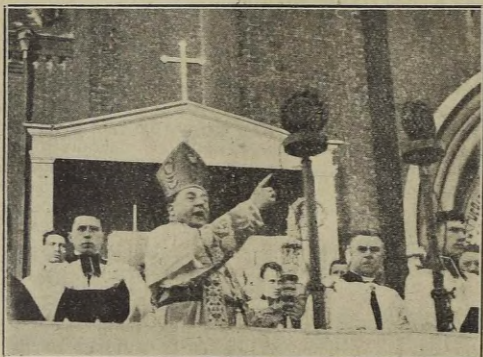
Disposant de relations puissantes dans les nouvelles républiques « baltiques », le *Heimatbund* utilise habilement les colères — légitimes d'ailleurs — des propriétaires fonciers baltes contre les iniques confiscations de terres faites par les nouveaux Etats et attire peu à peu dans l'orbite de la politique prussienne tous les Baltes de race allemande. Il s'est rendu maître dans ces pays de plusieurs journaux auxquels il fait jouer le rôle d'avocats de la politique allemande en les obligeant à adopter une attitude nettement anti-polonaise et anti-française. C'est ainsi que l'élection de von Hindenburg a été accueillie par le *Revaler Bote* avec des accents d'hostilité contre la France presque dignes de la presse nationaliste d'Allemagne. En Lithuanie, l'intervention allemande alimente autant qu'il est en son pouvoir le nationalisme néo-lithuanien en tant que celui-ci est anti-polonais. Le *Heimatbund* excite, à coups de subsides financiers et de publications de propagande, les manifestations du chauvinisme lithuanien le plus aigu. Une certaine volte-face a été cependant opérée par cette organisation si puissante depuis la fin de 1925, les Lithuaniens ayant dépassé la mesure et pratiquant — sans le moindre succès d'ailleurs — une politique anti-allemande dans le territoire de Memel.

A l'égard de la Russie des Soviets, la politique du *Heimatbund* est à double jeu : entente militaire dirigée contre Varsovie d'une part, d'autre part, grande méfiance due à la question de la propagande communiste. Peu de choses ont changé depuis 1927, au temps où l'Allemagne impériale soutenait et payait Lénine afin d'abattre l'armée russe et les Alliés, avec le projet bien net de le pendre ensuite pour juguler le communisme. Mais aujourd'hui qu'il ne craint plus la contagion bolchéviste, le *Heimatbund* verrait du plus mauvais œil une rupture définitive avec la Russie soviétique, car ce serait abandonner son but le plus ardemment souhaité : un nouveau partage de la Pologne. La crainte d'une brouille avec Moscou ne cesse de le hanter.

En 1926, il a fait déclencher par la presse locale à sa solde une campagne anti-française d'une violence particulière. La population accorde à cette presse et aux infamies et stupidités débitées par celle-ci une foi absolue.

Ce n'est donc pas seulement au point de vue curiosité historique que la Prusse orientale présente de l'intérêt pour les Français. La vieille colonie teutonienne, continuant à travers les siècles les traditions de son grand passé, jouera dans l'avenir sur les destinées du germanisme — et dès lors sur celles de l'Europe — un rôle capital.

L'opinion française ne doit point s'absorber dans des questions intéressantes les frontières françaises seules; c'est en suivant avec attention les événements des bords de la Vistule, en y faisant respecter la justice et les frontières actuelles, en recommandant sagesse et modération à ses amis polonais, que la France pourra prévenir de nouveaux malheurs.



**PUBLIC
ADDRESS**

Systeme de haut-parleurs pour orateurs
s'adressant à une foule nombreuse dans
de vastes locaux ou en plein air. - -

Vente Location

BELL TÉLÉPHONE M^{FG} C^o S.A.

Anvers : Place de la Gare, 41
Bruxelles : Rue Royale, 166

S. A. Vernis Claessens Anct.

CLAESSENS FRÈRES & C^o
Fabricants de Vernis Anvers

Vernis pour la Carrosserie, Voitures et Autos
Les meilleurs qui existent. Les plus durables

Vernis pour le Bâtiment
Vernis extérieur et Vernis intérieur sans brouillard
TOUS LES VERNIS GRAS INDUSTRIELS

SICCATIFS

ÉMAIL JAPONIKA
LE PLUS BLANC
LE PLUS BRILLANT
LE PLUS DURABLE

RÉPUTÉ DANS LE MONDE ENTIER
(4 USINES)

Téléph. : 52593 — Compl. chèques postaux 4320

Maisons Confortables

Jolies villas et
transformations
sont étudiées et
réalisées par - -

LE HOME

Société Anonyme
d'Entreprises Générales
et Immobilières -

19, rue du Pont d'Avroy, 19

LIÈGE

Téléphone :
7265

Bureaux de 8 à 6 h.
Samedi excepté.

Pharmacie-Droguerie

LABORATOIRE D'ANALYSES

JEAN DAMSEAUX

Pharmacien-Chimiste

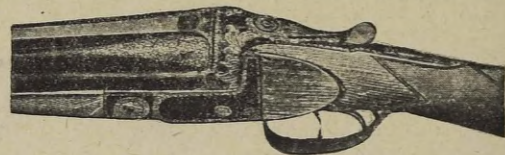
agrégé des chemins de fer et de l'armée

Coin des Rues de Heusy et des Fripiers, VERVIERS
Téléphone 1838

Produits chimiques. — Couleurs et Vernis. — Articles de ménage. —
Epices. — Herboristerie. — Laboratoire du cachet rapide, antinévralgique puissant et digestif.

GROS DEMI-GROS DÉTAIL

Installation moderne — Produits garantis purs



Manufacture d'Armes de Luxe et d'Exportation

LOUIS VENDRIX & C^{ie}

Rue des Clarisses, 66, LIÈGE (Belgique)

Nombreuses distinctions aux différentes expositions. — Tél. 1553